



PRÉVERT - LE MOURA



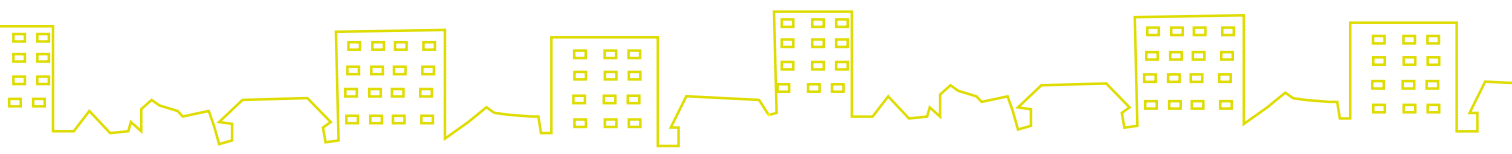
RÉCITS DE VIES





Sommaire

Edito	5
Plan du quartier	7
Comment je suis arrivé-e au Moura	9
Du Moura à Prévert : les origines d'un nom	11
Avant 1970, des prés, des vignes, un village : Le Moura.....	15
Années 1970 : une cité sort de terre.....	23
La vie quotidienne dans la cité.....	31
Quand le quartier était surnommé « Chicago »	35
Un centre social au cœur de la cité	40
Des écoles au cœur du quartier	49
Prévert - Le Moura, quartier sportif.....	55
1989-1993 : avec la réhabilitation, une page se tourne	57
Le Moura aujourd'hui	61
Prévert - Le Moura demain	65





On pourrait sans doute écrire des centaines et des centaines de pages sur le quartier Prévert-Le Moura. Son histoire est remarquable sur bien des points. Elle est emblématique de la transformation des Hauts de Garonne, de son peuplement, de l'explosion démographique des années 1970, de l'évolution des conditions de vie dans les cités HLM, de l'image qui colle à la peau de la rive droite et de ses habitants.

Elle s'inscrit dans l'histoire d'une ville toute entière, Bassens qui passa dans les années 1970 du statut de petit bourg portuaire à celui de ville de banlieue bordelaise.

Elle pourrait être abordée sous des angles croisés : historique, sociologique, urbanistique, architectural, environnemental... par des professionnels de ces domaines ; et éclairer la réflexion de tous ceux qui étudient l'histoire et le devenir de nos lieux de vie.

Le quartier Prévert-Le Moura est riche de ses habitants aux origines et aux cultures multiples, de son passé, de ses failles. Riche aussi de sa capacité à évoluer et de sa marge de progression.

Ce livre est un recueil de témoignages d'acteurs institutionnels ou locaux (élus ou anciens élus, travailleurs sociaux, enseignants) et de souvenirs de témoins directs et d'habitants. Rédigé à partir d'une démarche plus journalistique qu'historique menée sur cinq mois environ, entre 2013 et 2014, c'est un récit à plusieurs voix, un aperçu non exhaustif d'un quartier, de ses probables origines à nos jours.

La démarche souhaitée par la ville et l'auteur de ce recueil est de retracer une mémoire du quartier Prévert-Le Moura, une perception, un vécu, un ressenti ancrés dans l'histoire du quartier, à travers ces souvenirs.

Écrire ainsi l'histoire d'un lieu à travers les témoignages de ses habitants, ce n'est pas réécrire l'histoire, mais remettre les souvenirs et les témoignages à leur juste place, dans une perspective et un contexte humains tout autant qu'historiques.

Ce recueil n'a d'autre ambition que de transmettre et de partager l'immense savoir-être individuel et collectif de tous ceux qui ont approché un jour ce quartier.

Filtrés par les années et la nostalgie, transformés, minorés ou magnifiés, les souvenirs sont imparfaits. Peut-on leur faire confiance ? Oui, comme on peut et comme on doit faire confiance aux gens du Moura et d'ailleurs pour raconter leur quartier. Ces souvenirs sont leur histoire, leur vie. Ils forgent leur identité individuelle et leur culture collective.

Ensemble ils forment la mémoire du quartier Prévert-Le Moura telle qu'aujourd'hui on peut l'entendre : comme une série de photographies, prises à des instants donnés, qui formerait un florilège, peut-être contestable mais cohérent, dans l'album de famille. Non pas une vérité historique mais une vérité humaine.

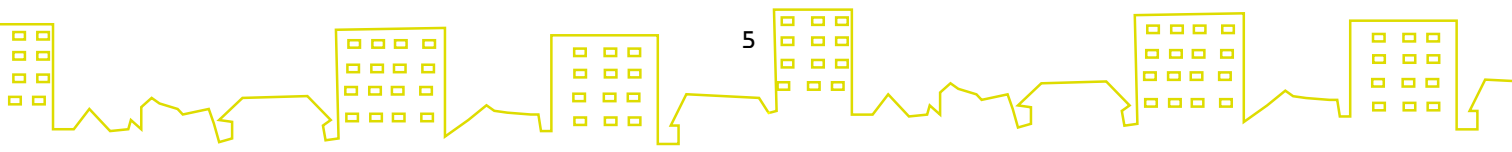
La cité est à la veille de connaître une nouvelle transformation attendue...

Ayant participé très activement à la première réhabilitation des années 90 c'est avec l'expérience de ce vécu, celle de la responsabilité des opérations récentes et réussies du Bousquet et de Meignan que je conduirai avec une détermination renouvelée cette nouvelle phase de mutation de ce quartier. Des logements de meilleure qualité (réhabilités ou neufs) plus conformes aux exigences d'aujourd'hui, des espaces publics et des équipements mieux intégrés tels sont les objectifs du projet en cours d'élaboration qui s'appuiera sur les atouts appréciés de la cité actuelle.

Un défi à relever avec et pour les habitants d'aujourd'hui et de demain.

Convoquer les souvenirs permet de se réconcilier avec le présent et de construire l'avenir.

Jean-Pierre TURON
Maire de Bassens
Conseiller délégué CUB



Remerciements

Toutes les personnes qui ont témoigné et participé à ce projet ont transmis leur attachement pour ce quartier et cette commune, et exprimé leur souhait de les voir valoriser au sein d'un territoire.

Que tous les témoins, sans qui cet ouvrage n'aurait pu voir le jour, en soient remerciés :

Mesdames Céline Bergey, Souad Bouzekraoui, Nicole Chapuzet, Andrée Debar, Michèle de Rioja, Paulette Démarty, Gisèle Dérive, Dalida Dexidour, Colette Dornier (Marsaly), Martine Ducasse, Jeanine Dupond, Christiane Itakoff, Françoise Muraro, Simone Ortet, Nicole Pargade, Vanessa Rhabri (Ruiz-Archez), Patricia Ribeiro (Villeyras), Fatima Sebti, Esmehan Udur, ainsi que le groupe des apprenantes Français Langue Étrangère de la Parenthèse et leur formatrice Nadia Chansavang.

Messieurs Gérard Castelain, André Chapuzet, David Chapuzet, Jean-Michel Degorce, Pierre-Henri Dupond, Michel Forsans, Henri Garcia, André Gatuingt, Marcel Hardy, Jean-Pierre Labrunette, Éric Lacondemine (ABPEPP), Guy Mayeur, Victor Muraro, Bernard Ravel, Hassen Sebti, Aziz Zazouli et Bernard Vallier pour ses recherches et trouvailles documentaires ainsi que sa participation aux ateliers et entretiens.

Mais aussi...

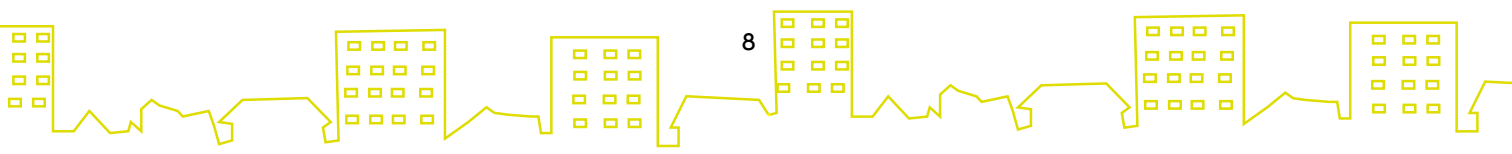
Madame Nicole Reneleau ; l'association du Prado ; la société Logévie et sa direction communication ; Monsieur Jean Lavigne, réalisateur de la vidéo « Maison et jardins dans la cité » (CPAU- 1994) ; Madame Laëtitia Piéroux, directrice de l'école maternelle Frédéric Chopin ; Monsieur Éric Pantaloni, directeur de l'école élémentaire Rosa Bonheur.

Ville de Bassens – ont contribué à la réalisation de cet ouvrage :

Madame Gaëlle Favrau, coordonnatrice PEL ; Monsieur Michel Hibon ; Madame Claire Léglise responsable du pôle Éducation Enfance Jeunesse ; Mesdames Stéphanie Montriou, chef de projet Développement Social et Monique Bois adjointe à la Démocratie Participative et le pôle des Politiques Contractuelles ; le service Communication ; Madame Maryse Doumax responsable du service Culture et la Médiathèque municipale ; le CCAS de la ville de Bassens ; les techniciens municipaux et élus membres du groupe projet mémoire du quartier Prévert-Le Moura.

Une mention particulière pour le travail de Madame Françoise Duret qui a recueilli avec sensibilité les témoignages présentés et mis en forme ces récits de vie.





Comment je suis arrivé-e au Moura

Nous avons posé la même question à de nombreux témoins, principalement aux habitants. Comment sont-ils arrivés dans ce quartier ? Pourquoi y ont-ils emménagé ? Quel a été leur parcours avant ce moment ? Et quelles furent leurs premières impressions ?

Souvenirs d'habitants

► « Je suis arrivée ici en 1993 suite à une séparation. J'ai eu la chance d'emménager dans l'appartement où je vis encore aujourd'hui. Ça n'a pas toujours été rose. Je n'ai aucune famille en Gironde. Tous mes frères et sœurs sont dans la Sarthe. En septembre, on m'a parlé du centre social où je me suis investie aussitôt. Avec le centre, j'ai pu faire une formation. Comme me disaient mes enfants : " Toi tu as deux maisons : la tienne et le centre social." Cela fait 19 ans que je fais du bénévolat. J'ai ouvert le vestiaire de la CSF à la salle Laffue et je suis bénévole au Secours populaire à Cenon. J'ai parfois eu des problèmes de voisinage car je vivais toute seule avec mes quatre garçons et ce n'était pas toujours simple ! Mais je me plais bien ici. Mon appartement est en rez-de-chaussée. Je n'ai pas d'escalier à monter. Parfois je me dis que j'aimerais partir, me rapprocher de mes frères et sœurs parce qu'on ne se voit qu'une fois dans l'année. Mais après ? Laisser tout le monde derrière soi ? Se refaire des amis ?.. Non merci. »

► « Je n'habitais pas loin, j'étais de Cenon. J'habitais une maison, mais le loyer était cher et je voulais me rapprocher de ma sœur. Mais quand je suis arrivée ici je ne voulais pas rester ! Ça ne me plaisait pas du tout. Ça a fini par aller un peu mieux quand les enfants sont allés à l'école et que mes garçons ont commencé à jouer au football. »

► « Quand je suis arrivé ici en novembre 1992, je ne connaissais pas du tout le Moura. Je ne me prédisposais pas à venir dans un quartier comme celui-là. Parfois je me demande pourquoi je suis resté ! En réalité, je n'habiterais plus ici si ma femme n'était pas décédée. Je me serais mis à mon compte comme charpentier avec mon frère couvreur-zingueur. Dans mon malheur il y avait quand même du positif. Tout était à proximité : l'école, le médecin,

la pharmacie... Je suis resté là et j'en suis content même si ce n'était pas du tout ce que je voulais faire. »

► « Je suis de Bassens. Petite, j'habitais rue du Printemps.

Je suis arrivée ici en février 1971. On avait fait une demande à la mairie. Je suis toujours restée dans le même appartement depuis le début. »

► « Avant j'habitais Bordeaux, dans le quartier Saint-Michel. Quand je me suis mariée il y a 12 ans, je suis venue ici pour vivre avec mon mari. Je connaissais Bassens, mais sans y être jamais venue. Je n'avais aucune raison de venir ici. Je ne connaissais pas le quartier du Moura. Je ne savais même pas que des gens habitaient ici, si loin !

Mon beau-père vit à Bassens depuis plus de 48 ans. Il a habité dans les tous premiers blocs, ceux qu'on appelait les transits. C'était un des premiers à emménager ici ! »

► « Cela fait 9 ans que j'habite à Bassens. Avant j'habitais aux Aubiers. J'y suis restée un an. Tous les jours il y avait les pompiers, ça criait, ça tapait. C'était invivable. J'ai dit à mon mari : on va trouver une maison. Je ne sais pas comment les gens qui vivent là-bas font pour y élever leurs enfants. Il y a beaucoup de délinquance. Les petits suivent les grands. Je ne connaissais pas du tout Bassens ni ce quartier. Je croyais que c'était la campagne. Au début ça ne me plaisait pas. On aurait dit un lieu perdu. Mais après... quand j'ai découvert Bassens, je n'ai plus eu envie de partir. Combien de fois mon mari a voulu vendre la maison pour aller ailleurs mais moi j'ai dit : on ne quitte pas ! »

► « Nous avons habité avec ma mère dans les tout premiers blocs du Moura qu'on appelait les " transits ". Quand maman est allée vivre dans le bidonville des quais, je devais avoir 7 ans. Elle n'a pas voulu que je vienne vivre là-bas. La cité du Moura n'était pas encore construite. Elle m'a laissée chez ma sœur aînée qui habitait cité Dubarry à Bassens. Je suis revenue vivre avec ma mère à l'âge de 10 ans environ, quand elle a emménagé au Moura en 1971. »

► « Moi j'habitais dans le bloc M qui a été démoli et qui se trouvait juste en face de la Parenthèse. Mon fils est né en 1970. Il avait à peine un an quand on est arrivés ici. J'étais la toute première locataire dans mon immeuble. »

► « J'ai emménagé en 2011 mais je connaissais le quartier parce que je participais souvent aux animations organisées par le centre social, et même avant, par une amie que je connais depuis 25 ans et qui habite dans le quartier. J'ai perdu mon fils il y a deux ans et j'élève mes petits-enfants. Mon amie venait nous rendre visite tous les jours à Floirac où nous vivions. Quand il a fallu me décider à quitter Floirac, j'ai eu de la chance : on m'a proposé un appartement à Bassens, juste en face de chez elle ! J'ai cru que c'était elle qui l'avait trouvé pour moi ! Au début je disais : " Je n'irai pas ", ça ne me plaisait pas, puis je l'ai visité et finalement je vis ici depuis deux ans et je m'y sens bien. »

► **Gisèle Dérive, habitante du quartier et présidente de l'ancien centre social et culturel**

« Je suis arrivée ici " en trois fois ". J'habitais avec ma fille à Beauval. On venait au Moura le week-end jouer à la pétanque. Ensuite je suis allée vivre à Bordeaux, puis ma fille a eu le mal du pays, alors on est revenues vers 1993-1994, toujours à Beauval. On a connu le centre social par les manifestations qu'il organisait. Ensuite on est venue habiter dans le quartier en 2000-2001. Avant de vivre ici j'ai connu le quartier quand j'avais 12 ou 14 ans. J'habitais la cité Carriet à Lormont. Il n'y avait rien dans le coin à part des prés et des vaches. Mon père m'amenait ici voir un de ses copains qui habitait dans une cabane, là où se trouve aujourd'hui le Hameau des Sources. »

Souvenirs de professionnels et d'acteurs de terrain

► **Martine Ducasse, animatrice de l'ancien centre social et culturel**

« Quand je suis arrivée en décembre 2001, je cherchais simplement un stage dans le cadre de mon BAFA. Je ne connaissais pas le secteur. J'habitais Carbon-Blanc. Je suis venue voir le quartier et quand je suis arrivée devant le centre, je me suis aperçue qu'il était un peu brûlé. Les grilles étaient fermées, noircies. Je suis rentrée chez moi et j'ai dit à mes parents : " je ne travaillerai jamais là. Ça fait peur ". Le centre de loisirs m'a orientée vers le centre social. J'ai rencontré l'animatrice Vanessa

Rhabri (Ruiz Archez) et... je n'ai jamais quitté le centre jusqu'à l'an dernier ! Au début ce n'était pas facile parce que parmi les adolescents, certains jouaient les durs pour tester les limites. »

► **André Gatuingt, responsable du service Vie associative et sportive de la ville de Bassens**

« En 1985, je m'occupais d'un club de rugby à Bordeaux. Je n'avais jamais mis les pieds à Bassens, encore moins au Moura. En 1987, j'ai ramené chez lui pour la première fois un des joueurs du club de rugby, un gamin blond qui habitait la cité du Moura. Quel choc ! »

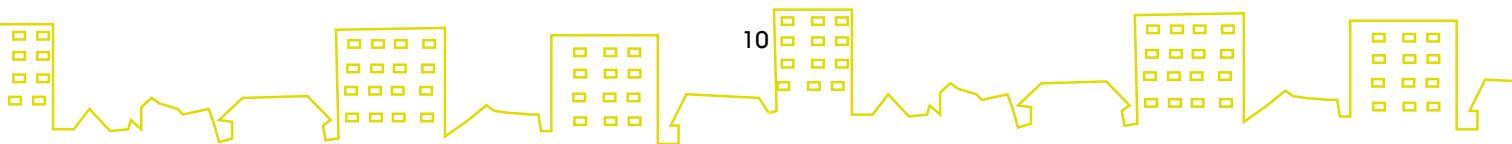
► **Gérard Castelain, directeur de l'ancien centre social et culturel de 1983 à 1997**

« J'ai dirigé le centre social pendant 15 ans. Mais auparavant, j'avais connu Bassens en 1974 : j'avais été recruté par la CAF comme animateur pour travailler sur les trois antennes sociales créées dans de nouvelles cités de l'agglomération. »

► **Vanessa Ruiz Archez, animatrice de l'ancien centre social et culturel**

« Je suis arrivée au centre social du Moura en 1995 à l'occasion d'un stage, pendant ma 1ère année d'IUT carrières sociales. Puis j'ai été embauchée et j'y suis restée jusqu'en 2009. C'était très vivant, avec le centre social au cœur du quartier. J'ai travaillé sur des projets liés à la parentalité, participé aux soirées, aux voyages. Chaque domaine avait son référent. Je m'occupais de la petite enfance et de l'enfance mais tous les secteurs se retrouvaient sur des temps festifs, les fêtes de quartier, les soirées à thèmes, les séjours... Le centre développait beaucoup de projets transversaux.

Ce fut une belle expérience professionnelle et humaine. J'ai beaucoup donné et beaucoup reçu. »



Du Moura à Prévert : les origines d'un nom

Les origines du nom « Le Moura »

On ne peut vérifier avec certitude les origines du nom « Le Moura ». On ne sait quand il fit exactement son apparition à Bassens mais on le trouve déjà sur les tableaux d'assemblage du Cadastre napoléonien (Archives départementales de la Gironde - 1824).

La signification la plus vraisemblable est celle liée au mot « Maure ». Moura serait alors une déformation de l'espagnol « mauro », qui signifie brun et a donné leur nom aux Maures, les Arabes. « Mauro », brun ou brun de peau, pourrait aussi bien faire référence à un homme brun ayant habité le lieu-dit dans des temps très anciens, ou encore évoquer le probable passage des Maures en chemin vers Poitiers depuis l'Espagne aux alentours de 732... Un nom dont les anciens, en le choisissant pour leur lieu de vie, n'auraient pu imaginer qu'en verlan, dans les années 1980, il signifierait... « amour »



Inauguration rue et square Prévert - le 31 juin 1993 - par Pierre Garmendia, Député et Jean Priol, Maire de Bassens (archives municipales)

Souvenirs

► Gisèle Dérive, habitante du quartier et présidente de l'ancien centre social

« Le Moura ça vient des Maures. Pas les morts, mais les Mauresques. Dans l'histoire de France, on raconte que les Arabes se sont arrêtés à Poitiers. Alors ils se sont peut-être aussi arrêtés au Moura ! Le nom de Prévert s'est imposé à partir des années 1990. »

► Pierre-Henri Dupond, habite la rue du Lavoir depuis sa naissance en 1932

« Il n'y a plus que la rue qui s'appelle «du Moura». Autrefois, tout s'appelait comme ça. Il n'y avait pas de noms de rues. La rue du Lavoir ne s'appelle pas ainsi depuis très longtemps. Moi, mes frère et sœur, mes enfants, sommes tous nés "au Moura ". Ensuite on a donné l'appellation «Moura Nord». C'est là que nous habitons. »

Et le Moura devint Prévert...

Entre 1989 et 1993, la ville et l'Habitation Économique, propriétaire et bailleur de la cité HLM du Moura (la société devint Logévie en 2008) mènent une opération de réhabilitation du quartier.

Transformés et redécoupés, les lots d'habitation sont baptisés Clos Prévert, résidence Lafayette, résidence Yves Montand, résidence Laffue (la Résidence pour personnes âgées du Moura va s'ouvrir au logement de jeunes adultes en 2009 afin de favoriser la mixité sociale).

La réputation des lieux qui pâtit encore de l'époque « Chicago » pourtant révolue, les réactions négatives que l'évocation du nom suscite chez de nombreux habitants de l'agglomération, soulèvent un questionnement de la part de la Ville, qui opte finalement pour le changement de nom de l'intégralité du quartier. Des habitants sont consultés.



Témoignage

► Jean-Pierre Turon, maire de Bassens

« Les locataires ont souhaité ce changement de nom. Ce fut une démarche participative : un groupe d'habitants a été sollicité pour y réfléchir. Ils ont choisi Prés verts, transformé en Prévert. Cependant Le Moura était un lieu-dit communal très ancien, un nom auquel beaucoup de personnes étaient très attachées. La Ville n'a pas souhaité le supprimer définitivement. C'est pourquoi on utilise aujourd'hui les deux noms liés. »

Le Moura ou Prévert ?

Témoignages d'habitants...

► « Je ne comprends pas pourquoi on utilise toujours ce nom " Le Moura ". Ça s'appelle Prévert maintenant ! Quand on me demande où j'habite je réponds : " Bassens, au Moura ". Sur mon bail, au début, en 1993, alors que le nom avait déjà changé, il était noté " Cité du Moura ". J'ai encore des courriers où ce nom est mentionné. Tous les jeunes sont fiers d'habiter ici. Regardez sur Facebook ! Mais ils écrivent " Le Moura en force ", pas Prévert. Dommage qu'on ne soit pas resté sur l'idée de Prés Verts. C'était joli. »

► « C'est comme si demain on changeait mon nom. Il y a 12 ans, mon mari m'a dit : " Tu vas habiter le Moura " alors que le nom avait déjà changé. Et sur les courriers, l'adresse est rue Yves Montand. Il n'est pas question de Prévert. Et quand on parle des maisons on dit Yves Montand. Et Lafayette, pour moi, c'est le magasin ! »



► « Je pense qu'on aurait dû garder le nom du Moura et montrer que le quartier a changé et que ça va mieux, que c'est mieux qu'avant. Assumer. Pour les gens qui cherchent Le Moura sans le connaître, Prévert c'est quoi, c'est où ? Je ne comprends pas pourquoi on change le nom d'un quartier

quand il y a des problèmes. Pour le centre social, c'est pareil. Il ne s'appelait pas Prévert au départ. On disait juste le centre social. Au début, quand le nom a changé, moi qui avais l'habitude, je me trompais. Quand je disais aux gens "Prévert ", ils me demandaient de quoi je parlais. Si je disais le " centre social ", ils comprenaient tout de suite. »

► « On disait "Cité du Moura" mais quand les panneaux ont été posés, il a été marqué " Résidence Le Moura " ! »

► « Ça fait 15 ans que je vis dans ce quartier. C'est le quartier du Moura. Moi j'aime bien ce mot Le Moura. C'était joli Le Moura. C'est mignon. C'est plein de souvenirs. »

► « Quelqu'un m'a expliqué que le nom Moura viendrait d'un Français qui serait allé en Algérie avant le 19^{ème} siècle pour faire de l'urbanisation, y aurait passé un certain nombre d'années puis serait revenu en France s'installer au Moura qui aurait donné ce nom au quartier. Ça ne serait pas étonnant : moi je suis d'un vieux quartier de Périgueux qu'on appelait la Turquie pour les mêmes raisons. Je suis né 'dans la Turquie' comme on disait ! Au début je pensais qu'on avait donné le nom de Moura au quartier au moment de la construction des immeubles, mais il s'appelait comme ça bien avant les premiers HLM. Le Moura, ce n'est pas très joli comme nom... Ça fait un peu : Tu mourras aujourd'hui ou tu mourras demain ! »

► « Quand les gens disent «Le Moura» je les reprends. Je dis que j'habite Résidence Yves Montand. C'est mieux de dire comme ça. Quand ça s'appelait Le Moura on disait " Chicago ". La réputation ne cède pas si on garde ce nom. Quand on dit " J'habite au Moura " les gens disent " Quelle renommée ! Quelle cité ! " Ce n'est pas parce qu'on habite en bas de Bassens qu'on fait partie d'un autre circuit. »

Témoignages de professionnels...

► Vanessa Ruiz Archez, animatrice de l'ancien centre social, devenu la Parenthèse, de 1995 à 2009

« Au lieu de rendre le quartier plus prestigieux on en a marqué encore plus l'exclusion. Car le nom et l'origine du quartier collent à la peau de ses habitants. Dans les dossiers scolaires, les entretiens d'embauche, ils seront toujours du Moura. C'est dommage, car l'intention de revaloriser y était.

Les habitants ont placé beaucoup d'espoirs dans ce lieu, dans cette transformation. »

(extrait du mémoire de DEFA de Vanessa Ruiz
Archez – 2005)

« Il existe une confusion autour du nom de la cité, ou faut-il dire du quartier ? Avec le projet de réhabilitation il était prévu d'appeler la cité du Moura " la résidence Prévert " mais dans le quotidien le terme de " quartier " n'est même pas employé – alors résidence ! On lui préfère encore aujourd'hui ceux de " Moura ", " ex-Moura ", " Prévert ". Les panneaux en ville eux-mêmes utilisent le terme " Le Moura " pour situer le nouveau " quartier Prévert " malgré la demande réitérée du bureau. »

(NDLR : le bureau du centre social)



Extrait du cadastre napoléonien



Avant 1970, des prés, des vignes, un village : le Moura

Qui, à part les anciens, imaginerait qu'à l'endroit où s'élèvent aujourd'hui les immeubles du quartier Prévert-Le Moura s'étendaient autrefois des vignes et des prés où paissaient quelques troupeaux de vaches ?

C'était pourtant la physionomie générale de la commune de Bassens, typique de la rive droite, après la deuxième guerre mondiale : un village posé sur la colline, composé de hameaux bâtis entre les prés et les vignes recouvrant le coteau. En bord de Garonne : une zone de palus, puis les quais dont les habitants, des commerçants et leurs familles pour la plupart, vivaient au rythme du port, alors très animé.

En bordure des prés et des vignes s'étendaient une douzaine d'habitations : le village du Moura, aujourd'hui disparu. Dans le village et alentour, pas de rues goudronnées mais des chemins, bien moins nombreux que les rues d'aujourd'hui.

Autour du Moura : « photographie » du secteur

Témoignages

► **Françoise Muraro est la fille de M. Vandenzande, agriculteur. Elle est née au château Grillon, rue Lafayette**

« L'environnement, dans toute la commune, a énormément changé en 50 ans. On se dit souvent que si mes parents voyaient l'évolution de la ville et du quartier, ils ne reconnaîtraient plus rien ! La rue Lafayette que l'on connaît aujourd'hui s'appelait le chemin Laffue. C'était un chemin de vaches, en terre, une route communale. Le fossé faisait environ 1m50 de profondeur. Il y avait beaucoup d'eau. Dans Bassens, à cette époque, vers les années 1950, il n'y avait pas beaucoup de bitume. Et pas de voitures ! »

► **Victor Muraro a habité le village du Moura de 1956 à 1963. Depuis son mariage avec Françoise Vandenzande, ils habitent toujours le quartier.**

« Ma première voiture, je l'ai eue en 1963. Avant on allait à vélo, en mobylette, en scooter, ou encore à pied. C'était la campagne. Il y avait des prés et des vignes partout.

Le terrain où se trouvent aujourd'hui les écoles

était la propriété de mon beau-père, monsieur Vandenzande. Il a été exproprié pour la construction. Les propriétés où a été construit le quartier du Moura appartenaient à Martin, Moga et Pelin, qui avait de la vigne... Je labourais là. C'était il y a 50 ans et plus. »

► **Pierre-Henri Dupond habite la rue du Lavoir depuis sa naissance en 1932**

« Mes parents m'ont raconté qu'au château Morin qui a brûlé et qui est en ruines, les châtelains allaient à la messe le dimanche avec le cheval et la calèche. J'ai vu dans cette propriété, à l'époque où il n'y avait pas d'eau courante mais juste un cours d'eau dans les bois, le cheval qui faisait tourner le manège pour faire monter l'eau au château.

Avant Michelin, on traversait tout droit, à travers champs. De 1946 à 1986, pendant 40 ans, j'ai fait le trajet à vélo pour aller travailler à l'Éverite. Il y avait trois passages à niveau à traverser. Je prenais un grand chemin de terre qu'on appelait le boulevard. De chaque côté, il y avait des champs d'artichauts. En 1963 ils ont construit Michelin. L'usine a fermé le passage à niveau. J'ai dû changer plusieurs fois de chemin car les passages à niveau fermaient petit à petit. »

► **Victor Muraro**

« Moi j'étais mauvais tireur mais avec Castets, le boulanger, on chassait le lièvre et le lapin, dans le quartier. Là où se trouve le bassin d'étalement de Beauval, on chassait la bécassine. On appelait ça le " Camp IV " (NDLR : camp américain datant de la première guerre mondiale).

« Mon beau-père louait des prés de la propriété Moga pour ses vaches, ainsi que les prés où se situe aujourd'hui le lotissement de la Pomme d'Or. La propriétaire de ces prés, Mme Meunière, lui avait promis de les lui vendre par la suite mais un promoteur immobilier, M. Saison, a fait une offre intéressante et a construit le lotissement de la Pomme d'Or.

Madame Martin, un peu plus loin, vers le village, avait des vignes. J'y ai travaillé à l'âge de 17 ans. Plus bas, les marais qui allaient de la voie ferrée jusqu'aux quais ont été remblayés par la drague de la Garonne. C'était immense ! Quel chantier ! »

► **Gisèle Dérive**, habitante du quartier et présidente de l'ancien centre social et culturel

« Avant d'habiter ici j'ai connu le quartier quand j'avais 12 ou 14 ans. J'habitais la cité Carriet à Lormont. Il n'y avait rien dans le coin à part des prés et des vaches. Et là où on a construit le Hameau des Sources, là où il y a l'étang aujourd'hui, il y avait une vieille baraque en bois. Le propriétaire était un ami de mon père. Il avait des bêtes, des vaches. Il vendait du lait. Quand je revenais de l'école, mon père m'amenait là.

Je me souviens d'une mamie qui avait juré qu'elle mourrait avec ses souvenirs. Elle ne voulait pas les partager. Et c'est ce qu'elle a fait ! Mais elle nous a quand même raconté qu'autrefois, avant les constructions, il y avait des vignes partout. Jusqu'à Lormont, tout le coteau était couvert de vignes jusqu'à la Garonne. Depuis le château Beauval, les propriétaires faisaient rouler les barriques. »

La propriété Vandenzande

Témoignages

► **Guy Mayeur**, retraité, passionné d'histoire locale

« Sur le côté de la route qui part vers Michelin, il y avait une fermette qui appartenait à la famille Vandenzande qui s'appelait la Rambaude. »

► **Victor Muraro**

« Mon beau-père devait avoir une quarantaine de vaches. Des laitières qui produisaient une trentaine de litres par jour. Après la construction de la cité, les habitants du Moura venaient en acheter à la ferme, peut-être une trentaine de personnes, et on livrait le reste. »

► **Françoise Muraro**

« Je suis née au château Grillon, comme ma sœur. La famille n'a pas quitté le quartier. Mon papa était cultivateur. Il louait au Port autonome une parcelle, là où se trouve aujourd'hui l'usine Michelin, où il cultivait des artichauts. »

Le Domaine de Sibylle

Commentaire de la reproduction de la lithogravure par Guy Mayeur :

« Cette lithogravure provient des archives départementales de la rue d'Aviau.

L'entrée de la cour du domaine de la Roze (qui existe toujours) se situe dans la courbe après le domaine Vandenzande. C'était l'hôpital Saint-James en 1438. La propriété allait jusqu'au coin des jardins Sibylle, les jardins ouvriers, qu'on y trouve aujourd'hui. C'était le domaine de Sibylle. Les deux piliers du portail sont toujours là. C'est aujourd'hui l'entrée des jardins. Le domaine Sibylle et celui de la Roze ont été coupés en deux au moment de la construction de la voie ferrée. »

En 1950 ou 1960 existaient encore des morceaux de murs du Domaine de la Roze : des ruines dans des taillis. Autour il y avait un vrai petit village qui servait à loger les familles des cheminots. »



(collection Guy Mayeur)

Des vestiges disparus

• La « tour » du Moura

Témoignages

► **Bernard Vallier**, président de l'association bassenaise Histoire et Patrimoine

« Autrefois dans le quartier, existait un pigeonnier. Des habitants avaient envisagé de demander qu'il soit classé monument historique. »

► **Victor et Françoise Muraro**

« Il était situé au bord de la rue Lafayette, sur la butte, là où se trouve un des trois bâtiments gris à un étage, sur ce qui était la propriété Moga. Il n'était pas entretenu mais il y avait encore tous les trous pour que les pigeons fassent leurs nids. C'était une

tour ronde d'au moins huit mètres de haut et de cinq ou six mètres de diamètre, dans laquelle on pouvait entrer. À côté se trouvait une maisonnette en pierres avec un toit de tuiles. C'était mignon comme tout. Il a été démoli dans les années 1970, pour permettre la construction de la cité. »

► **Commentaire du photo-montage réalisé par Guy Mayeur à partir d'une photo de tour prise dans la Vienne.**

« La tour du Moura ressemblait énormément à celle qu'on voit sur cette image. Elle se trouvait sur la butte du Clos Prévert, à l'angle des rues Lafayette et Yves Montand.

Elle a été démolie à la fin des années 50. Elle appartenait à M. Moga, ancien ingénieur des ponts Eiffel et parent de la famille Beauvais à Ambarès.

D'après la légende et les anciens, au 16^{ème}-17^{ème}, cette tour aurait servi de relais pour la chasse au faucon entre le Loc de Beauval, pavillon de chasse des barons de Montferrand, et le château Beauval. Les anciens m'ont dit qu'au 19^{ème} siècle, elle avait servi pour envoyer des messages en morse à la tour de Montalon à Saint-André pendant la guerre de 1870. »



(collection privée Guy Mayeur)



Rue Lafayette, emplacement probable de la tour
(collection privée)

· La source et la fontaine du chemin Laffue

Souvenirs

► Victor Muraro

« Plus loin, dans l'angle de la rue Lafayette, un peu avant les bâtiments de la RPA, il y avait une fontaine en pierres de taille à l'intérieur de la propriété Moga. Je me souviens, quand on faisait les foin, j'allais y boire. C'était magnifique. Elle a été canalisée lors des démolitions qui ont précédé la construction de la cité. Je suis allé réclamer mais rien n'y a fait. »

► Françoise Muraro

« La source qui venait de Sainte-Eulalie jaillissait et le cours d'eau, depuis la fontaine, traversait la route jusqu'à la propriété de mon père. Elle traversait la voie ferrée et s'en allait là où se trouve Michelin. »

· Le lavoir de Laffue

Témoignage

► Bernard Vallier

« Au bout de la rue Laffue, à peu près où se situe aujourd'hui la pancarte «Le Moura», se trouvait ce que les habitants du village appelaient un lavoir. Il ressemblait plutôt à un trou d'eau. Des femmes du quartier venaient y laver leur linge. D'autres qui habitaient un peu plus haut allaient au lavoir de la rue du Lavoir, devant chez M. et Mme Dupond.

Le lavoir de Moulerin, situé à l'endroit où l'on trouve aujourd'hui une bambusaie, était alimenté par des sources. Le ravinement d'eau des vignes s'en allait au fossé, passait derrière chez Poujat, traversait la route qui était juste en face de chez Duprat (bâtiments qui se trouvent au croisement de la rue de la Pomme d'Or et de la rue Saint-James) . «Bibi» Viroleau, un habitant du quartier connu pour être un fameux braconnier, avait ses réserves d'anguilles dans ce ruisseau qu'il allait vendre aux Capucins.

Le ruisseau canalisé coule entre la rue du général Coutenceau et la rue Saint James. »

· Des coutumes disparues

Souvenir

► Guy Mayeur

« Il y a une quarantaine d'années, avec mon épouse, en promenade dans le village du Moura, nous avons croisé un monsieur qui travaillait sur un chantier de couverture en face de la propriété Martin. Il nous montra deux épis de toiture vernissés. Dans l'un il y avait un crucifix et dans l'autre une bouteille,



Procession dans le bourg de Bassens (collection privée)

probablement cassée par le gel. Le monsieur nous dit en souriant : " La bouteille cassée c'était sans doute de l'eau bénite... ou de l'eau bénite deux fois ". Voulait-il dire de l'eau de vie ? Il nous raconta qu'au mois de mai, dans les années 1930, une procession passait pour bénir les maisons. Elle partait du presbytère et traversait toute la commune, en passant par tous les hameaux, dont le village du Moura. Devant chaque entrée, il y avait, chez les croyants, une petite table recouverte parfois d'un napperon et d'un crucifix. La procession était composée du prêtre, de quatre hommes qui portaient la statue de la Sainte Vierge et de deux enfants de chœur portant chacun un étendard. »

Le village du Moura avant 1970

Le village du Moura était composé d'une douzaine de maisons, réparties de chaque côté de ce qui est aujourd'hui la rue du Moura. Y vivaient des gens souvent modestes, cultivateurs, ouvriers, vigneron, qui cumulaient parfois plusieurs emplois.



Vue du Village du Moura dans les années cinquante (collection privée Guy Mayeur)

Témoignages et souvenirs

► **Un des premiers locataires de la cité du Moura, arrivé en 1971 :**

« J'ai connu les vieilles maisons et les vignes. Des gens habitaient ces maisons. »

► **Pierre-Henri Dupond**

« Du Moura d'origine, il n'y a plus que moi. Tous les autres sont arrivés après.

Là où vous voyez aujourd'hui des jeux, au bord de la rue du Moura, il y avait un village qui partait de l'endroit où se trouvent les poubelles (NB : près de l'aire de skate park) jusqu'aux arbres. Ma femme y habitait. Je n'ai eu qu'à traverser la rue pour aller la chercher !

La rue a toujours existé mais était moins large. La rue du Lavoir était un chemin de terre. Il ne passait personne, sauf deux ou trois vaches et quelques tracteurs. C'était très joli.

Il y avait une douzaine de maisons tout le long. Ça démarrait sur la gauche quand on sort de la rue du Lavoir, jusqu'à la cave. »

► **Jeanine Dupond, épouse de Pierre-Henri Dupond, a vécu au village du Moura**

« Il y avait un chemin qui partait en face de la rue du Lavoir, passait entre les maisons du Moura et débouchait en bas. Au début des années 70 on pouvait encore le prendre et aller jusqu'aux écoles. Aujourd'hui encore, quand on se promène, on se souvient de tout ça. Je revois mon village. Je peux vous détailler les pièces de ma maison, telles qu'elles étaient. »

► **Guy Mayeur**

« Partout au bout des rangs de vignes, comme il y avait des fossés avec des cressonnières, et qu'on avait besoin de drainer l'humidité, les propriétaires avaient planté du vim, c'est à dire de l'osier. On s'en servait pour attacher la vigne et les romanichels le ramassaient pour le tresser. »

► Françoise Muraro

« À côté du bistrot du village, vers l'arrière, se trouvaient deux ou trois petits appartements. C'est là que j'ai connu mon mari qui était locataire. Il travaillait à l'usine Éveritube. Il s'y rendait à vélo. Ce devait être vers 1958 ou 1959. On s'est mariés en 1963. »

► Guy Mayeur

Commentaire de la photo des maisons du village du Moura

« L'orientation de la prise de vue est sud-ouest. Le bois se situait dans la partie qui va aujourd'hui vers le garage. Les maisons ont été démolies. Elles sont situées à l'endroit où se trouve aujourd'hui le skate park. La rue du Moura passe devant la maison au centre de la photo, la dernière à avoir été démolie dans les années 1990 et qui se trouvait de l'autre côté de la rue, du côté de chez les Dupond. C'était la maison de Jeanneau, qui habitait Sabarèges à Ambarès. Le locataire s'appelait Cassagne. »



La maison "Jeanneau", dernière bâtisse du village
(archives municipales)

Le village et ses habitants

Au village du Moura, comme dans l'ensemble de la commune, dans les années 50, pas de voitures, pas de télévisions. On menait une existence paisible, modeste, une vie de village, « familiale » aux dires des témoins directs. Tous les habitants se connaissaient. Le village du Moura avait ses lieux fréquentés, ses usages, ses personnalités et ses personnages hauts en couleurs...



Le clos du Moura, propriété du général Cautanceau, toujours situé à l'angle des rues du Moura et du Lavoir
(archives association Histoire et Patrimoine)

Liste nominative du Moura recensement de 1911 (document Bernard Vallier)

Nombre total de personnes	dont ... enfants	Nom	profession
3		SARTIAUX Virgile (Belge) PIC Marie	rentier domestique
5	3	DUPONT	Cultivateur
2		VIDEAU	Cultivateur
4	2	DUPUCH	Cultivateur Gourdin
4		ROUX	Cultivateur
2		LALOUBIERE	Propriétaire Pichon
1		PIRONNIN 82 ans	S.P.
3	1	JEUNET	Cultivateur
1		TIZON	Cultivateur
2		DUTRUCH	Vigneron Cultivateur
4	2	PEDOUSSEAU	
1		LABATUT	Vigneron
4	2	BOUTY	Tonnelier
2		MAUVIGNER grands-parents	Cultivateur
3	2	MAUVIGNER parents	Cultivateur
4	2	JEANNEAU	Tonnelier Pichon
1		SOUBIRAN Mde 77ans	S.P.
6	4	COSSE	Cultivateur
4	2	POUJAT	Entrepreneur Tailleuse
3	1	POUJAT	Terrassier
5	3	DALEAS	Cultivateur
2		BARRAUD	Vigneron Cultivatrice
1		PINSON belle-mère 81 ans	S.P.
5	3	SAVAGNAC	Cultivateur chez de Barritault
1		De BARRITAUT mère 89 ans	Propriétaire Pichon
1		De ROLLAND fille	S.P.
1		MOUSSIER	Domestique femme de chambre

Recensement de 1911

	NB de maisons	NB de ménages	NB d'individus	NB de Français	NB d'étrangers
Bourg	85	97	306	298	8
Ecart*					
Entre-2-esteys	52	56	178	178	
Moura	22	23	75	74	1
Espagne	16	17	178	178	
La Caraque	12	12	46	46	
Vivey	13	13	41	41	
La Grange	9	9	37	37	
Gourdin	11	11	35	35	
Baranquine	9	10	33	33	
Peyrat	8	8	31	25	6
Château Pichon	100	11	30	30	
St James	9	9	27	27	
Marronniers	8	8	29	29	
Gros	7	8	23	23	
Beauval	6	6	22	22	
Lagardee	6	6	22	2	
Grand Came	9	9	20	20	
Loustau-Néou	7	7	21	21	
Tour de Béguéy	4	4	17	17	
Romevie	5	5	14	14	
La Sègue	4	4	13	13	
Château Morin	5	5	14	14	
Tertre de Baudin	5	5	14	14	
Muscadet	2	3	13	13	
Belloc	3	3	11	11	
La Parquyre	2	3	9	9	
La Barre	3	3	9	9	
Château Guérin	2	2	5	5	
Moulerin	2	2	6	6	
Pignègues	2	2	5	5	
Escalette	1	1	3	3	
TOTAL population éparse	254	265	851	844	7
TOTAL population au Chef-lieu	85	97	306	298	8
TOTAL de la population inscrite sur la liste nominative	339	362	1157	1142	15

*écarts = sections, villages, hameaux, fermes et habitations en dehors de l'agglomération du chef-lieu formant la population dite éparse.

Source : Archives départementales. *archives publiques modernes 6M Population, affaires économiques, statistiques*. BASSENS 6M 121/1

Témoignages

► Bernard Vallier

« Au 38 de la rue Jacques Brel, se trouvait une cressonnière importante. Rue Laffue, à la place des maisons s'étendait un grand jardin, puis une allée bordée de tilleuls. Après celle-ci, se trouvait la maison de Mauges ou Maugès, maison qui, auparavant, avait appartenu à Clémentel (un ancien maire). À l'angle, se trouvaient les habitations de Métayer, puis la cave de chez Poujat, ensuite chez Moulineau, chez Pugès et chez Dufour.

Dans cette rue, habitaient les familles Mauvilain, Nazare, Dupuis (qui travaillait à la SNCF), Dufour, et après un passage, Bernabeu qui avait un garage. Ancien combattant de la guerre de 14-18, il était d'origine marocaine et avait un certain prestige dans le quartier.

Ensuite il y avait le bar de Perrine, chez Villeneuve (NB la famille de Mme Dupond), chez Chabasse (la même maison, selon M. Dupond) et, à côté la maison de Sylvain et Victor Muraro, le gendre de la famille Vandenzande.

Derrière il y avait des vignes appartenant aux Poujat, Martin, Moulon... »

► Jeanine Dupond

« Il y avait la maison de Thomas, les Bernabeu, chez Moulon où se trouvaient des cressonnières. Aujourd'hui c'est le terrain de sport. »

► Pierre-Henri Dupond

« Au bout de la rue du Moura, face à ce qui est aujourd'hui la cave de Poujat et à la maison de Clémentel, ancien maire, il y avait une superbe maison, chez Moga, qui a été démolie. On y faisait le ball trap dans les années 50 ou 60.

Dans la grande maison derrière celle du coin de la rue du Lavoir, vivait le général Coutanceau. Ma mère allait faire la couture chez lui.

Là où se trouve aujourd'hui le terrain de foot de la cité, il y avait une vigne qui appartenait à Moulon ainsi que deux fossés et des cressonnières. Lorsque la commune a acheté, ils ont fait un terrain de foot qu'il a fallu drainer et refaire car le sol était très spongieux.

Ce qui est aujourd'hui le garage du Moura appartenait à M. Neyraud, et aujourd'hui à M. Aubert. M. Poujat père était ouvrier à la soufrerie. M. Boutit avait un bout de terrain de ce côté-ci et un autre de l'autre côté de la rue. Il était garagiste à Ambarès. Bernabeu était son locataire.

Il y avait un homme, Grenouillot, qui avait fait la grande guerre. Sa vie s'était arrêtée à Verdun. Il passait dans la rue et ameutait tout le monde en criant : "Tout le monde aux abris ! ". Quand sa maison, en très mauvais état, s'est effondrée, il a alerté tout le monde en affirmant que sa femme était sous les décombres.

Il y avait des commerces, un bistrot qui a fait ensuite alimentation. Avant Félix Champeau, la propriétaire s'appelait Perrine Thiébaud, sa tante. On l'appelait la Borgne car elle n'avait qu'un œil. Elle avait été blessée de guerre. Avec les copains, on allait y jouer aux cartes. Il y avait souvent un gars qui venait d'Ambarès et jouait de l'accordéon.

Le soir les jeunes se réunissaient et discutaient. Personne n'avait de télé, à l'époque. Nous on l'a eue en 1963. Les copains venaient la voir chez nous. Cette vie de village s'est perdue. »

► Victor Muraro

« Des deux côtés de la rue du Moura, il y avait plusieurs bâtisses : une dizaine de maisons en tout où habitaient Aubert, les Dupond, Martin, Viroleau, Perrine, Bianchin, Mauvilain, Bernabeu, l'amiral... Le petit bistrot était tenu par Perrine. Elle était gentille. Elle me connaissait et m'aimait bien. Nous étions une vingtaine de locataires. Je l'aidais à monter les barriques au bistrot. Tout le Moura se retrouvait là. C'était « la rencontre ». On venait y jouer à la belote, à la manille. On n'avait que ça. Notre terrain de jeu c'était la route. On y jouait aux piastres. C'est vous dire qu'il n'y avait pas beaucoup de circulation... On était en famille. On était comme frères et sœurs. »

► Guy Mayeur

« Dans les maisons du village, après-guerre, il y avait une cave-épicerie Champeau (parent de Perrine Thiébaud), et vers 1925 le bar-épicerie Poujat (qui était tenu par Mme Poujat, la grand-mère de M. Poujat qui tient aujourd'hui la cave du Moura). Au village il y avait aussi des maisons habitées par des ouvriers qui travaillaient à l'usine de l'Éverite et des cheminots. C'étaient des gens modestes. »

► Victor Muraro

« Il y avait des usines partout sur les quais : les Frigos maritimes, la Seïta... Il y a toujours eu beaucoup d'entreprises et elles employaient beaucoup d'ouvriers. Sur les quais il y avait des dockers mais il fallait du monde quand les bateaux arrivaient sur le port. Quand j'étais jeune, on débauchait de l'usine à 14h et on rembauchait au port autonome. On nous embauchait comme ça, pour deux heures et on nous payait en espèces. Ça s'est arrêté avec la mécanisation. »

Dans la rue du lavoir... l'un des derniers lavoirs communaux

On peut encore le voir, sur le bord de la route, à l'entrée du domicile de Pierre-Henri et Jeanine Dupond. Fermé, grillagé, il fera bientôt l'objet d'une rénovation par la ville.

Témoignages

► Pierre-Henri Dupond

« Le lavoir était la propriété de mon père jusqu'en 1931, date à laquelle il a donné à la commune l'autorisation de le cimenter. Il est alors devenu lavoir communal. Le Conseil municipal et le maire Raoul Bourdieu ont délibéré pour réaliser des travaux. Avant, il y avait là un trou en terre. Les femmes du village venaient avec des brouettes et des battoirs car à ce moment-là il n'y avait pas de machines à laver. Mon père les y autorisait. Ce n'était pas la mentalité de maintenant. C'était la famille. »

► Guy Mayeur

« Le nom du constructeur qui a maçonné le lavoir était Valdissera, de Lagrave d'Ambarès. »



(archives municipales)

Un comité des fêtes : le réveil du Moura

► Pierre-Henri Dupond

« Vers 1956 ou 1957, on a monté un comité des fêtes, " Le réveil du Moura ". Mon père s'en est occupé avant moi. On organisait des fêtes qui duraient deux jours. On faisait venir un petit manège pour les enfants. On allait chercher des guirlandes à la Mairie. Un peu plus loin, là où se trouve le foyer Laffue, où il y avait des vignes et des prairies, on organisait le ball-trap. Et dans la rue du Moura, qui ne s'appelait pas comme ça à l'époque, on montait des jeux. »

► Victor Muraro

« Je dirais qu'il a été créé vers 1957-1958. Moi je n'y ai pas pris part mais mon frère, Sylvain, en était le président. Tous les ans le village avait sa fête avec le tir aux pigeons, les jeux...

On se connaissait tous et même à Bassens on connaissait tout le monde. On se disait tous bonjour. Moi je jouais de la trompette à la Joyeuse Bassenaise, la fanfare de Bassens. On défilait dans les rues pour toutes les fêtes locales. Tous les premiers de l'an on allait faire le réveil. On se levait de bonne heure et on allait faire de la musique dans les rues de Bassens pour réveiller les gens. Tout le monde sortait. Ils étaient tous contents ! »

Des figures locales

■ Le général Coutanceau

► Bernard Vallier

« Le général de division Michel, Henri, Marie Coutanceau (avec un -a-) était né le 15 juillet 1855 à Port-Louis (île Maurice). Il est décédé à Bordeaux le 8 novembre 1942 et est enterré au cimetière de la Chartreuse. Général de seconde zone, il faisait partie des 680 généraux que comportait la France à l'époque de la 1^{ère} guerre mondiale. Commandant le secteur Nord de la région fortifiée de Verdun, il fut remplacé en 1916 par le général Pétain. Il s'était marié, le 15 avril 1891, avec Anne Thérèse Rieunier, dont la famille était propriétaire du domaine du Moura. Il était Grand Officier de la Légion d'Honneur, décoré de la Croix de guerre (2 palmes), Grand Officier de la Couronne de Belgique, décoré de Distinguished Service Medal (USA), Commandeur de l'Ordre de St Michel et de St George (Grande Bretagne) »

■ Perrine Thiébaut, la patronne du bistrot

► Victor Muraro

« Perrine buvait un litre de Pernod par jour et n'était jamais tombée malade. Mais quand je dis un litre, c'est un litre de pastis pur, pas dilué ! Elle buvait 30 ou 40 verres dans la journée... Elle faisait son petit-déjeuner avec à six heures, puis en buvait un toutes les heures. Elle tenait debout, elle faisait sa comptabilité, s'occupait du café... C'était impressionnant. Elle me demandait : " Victor, vous pourriez m'aller chercher mon Pernod ? ". On allait chez Richier, qui était distributeur à Carbon-Blanc. Un jour, vers 1954 ou 1955, elle est tombée malade. Le docteur Laporte est venu. Elle m'a fait appeler. Le médecin lui a dit qu'il fallait arrêter définitivement. Elle devait avoir 87 ou 88 ans. Il fallait bien mourir un jour, bien sûr. Mais depuis 40 ou 50 ans, cette femme avait toujours bu un litre de Pernod par jour ! Et on ne l'a jamais ramassée par terre. Quand on lui a supprimé sa dose, elle en est morte. L'alcool la nourrissait. »



Le Général Coutanceau - (collection privée)

Années 1970 : une cité sort de terre

De 1968 à 1972, la mairie va acquérir au nord de son territoire de nombreuses parcelles de terrain dans le but d'urbaniser le quartier du Moura. Près de 130 000 m² (13 hectares) seront ainsi achetés. L'objectif est clairement de résorber l'habitat insalubre dans la commune de Bassens et d'offrir à toutes les familles des conditions de vie décentes. Elle s'associe à l'Habitation Économique, organisme HLM à caractère très social créé en 1961, afin de mener à bien un programme de construction de 160 logements.

Souvenirs

► **Pierre-Henri Dupond, habitant de la rue du Lavoir**

« Devant la cave du Moura, il y avait une belle maison bourgeoise qui a été rasée. On n'aurait jamais pensé qu'elle serait démolie. À la place, aujourd'hui, se trouvent les petites maisons de la RPA.

Petit à petit, la mairie a acheté les parcelles et expulsé tous les gens du village pour construire les blocs. Vers 1970, les maisons ont été démolies alors que les blocs étaient déjà là. Ensuite ils ont construit la RPA.

La CUB a acheté la maison de Jeanneau au marchand de vins qui en avait hérité. Elle avait un étage et était située face aux autres maisons, de l'autre côté de la rue du Moura, là où se trouvent encore des maisons anciennes. La CUB l'a finalement démolie dans les années 1990 car elle était squattée. »

► **Victor Muraro, habitant de la rue Lafayette**

« Les maisons de l'autre côté de la rue du Moura, ainsi que celles qui étaient sur la route en descendant vers la rue Lafayette, ont été détruites.

Le terrain où se trouvent aujourd'hui les écoles était la propriété de mon beau-père, monsieur Vandenzande. Il a été exproprié pour la construction. Les propriétés où a été construit le quartier du Moura appartenaient à Martin, Moga, Pelin, qui avait de la vigne... Je labourais là.

Mais dès la fin des années 1950, les habitants ont commencé à déménager parce qu'ils savaient que le quartier allait être rasé. La maison de l'amiral, au bord de la route, en face de chez Poujat (la cave, aujourd'hui) était dangereuse et allait s'écrouler. C'était une très grande maison en pierres de taille. Ce fut la première à être démolie. »

Acquisition de terrains par la Ville

Les comptes-rendus des Conseils municipaux donnent le détail des achats de parcelles : acquisition de l'immeuble et du fonds de commerce de Félix Champeau, neveu de Perrine Thiébaud (2 mars 1968), acquisition des propriétés Moulon (1^{er} février 1970), Neyraud (30 mai 1970), Santini (19 septembre 1970), Poujat (9 janvier et 4 décembre 1971), Bouty-Laville (17 avril et 17 mai 1971), Pelin (25 juin et 4 décembre 1971), Fauconnet et Pierre (25 juin et 4 décembre 1971), Durant (4 décembre 1971), Chaudet (24 septembre 1972).

La Ville contractera simultanément des emprunts afin de financer ces acquisitions et rétrocédera au fur à mesure les terrains achetés à la société HLM l'Habitation Économique, qui commencera à construire les bâtiments.

Lutte contre le mal logement, repères historiques

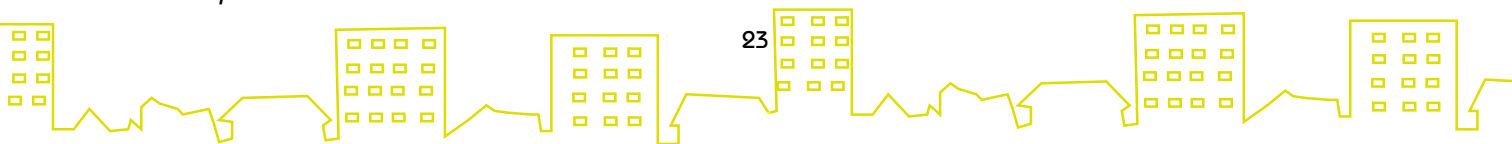
Dans l'immédiat après-guerre, il faut construire vite et beaucoup pour effacer les effets des bombardements sur les villes, mais aussi répondre à un exode rural important. 460 000 logements du pays ont été détruits (le quart du parc immobilier français) et deux millions de logements endommagés. Des familles doivent vivre dans des logements provisoires.

Bassens n'a pas été épargnée. Les bombardements alliés ont visé les installations portuaires, les installations allemandes, les docks pétroliers... Le 4 août 1944 un bombardement important a détruit une grande partie du port et de ses habitations.

« Améliorer les conditions de l'habitat » est l'un des principaux objectifs du « premier plan » (dispositif de construction mené par le Commissariat au Plan).

L'État lance alors des programmes de constructions neuves ou rénovées. Les premiers grands ensembles font leur apparition.

À la fin des années soixante, la production en masse de logements n'a plus le même caractère d'urgence. Pourtant il existe encore de nombreux



bidonvilles en France. Des familles y vivent dans des conditions précaires. L'hygiène et le confort y sont inexistants.

Les villes, soutenues par l'État, prennent à bras le corps la résorption de l'habitat insalubre. À Bordeaux, l'Habitation Économique est créée en 1961, à l'initiative du PACT, mouvement associatif fédératif né en 1942 et actif au niveau national. Son sigle signifie alors Propagande et Action Contre les Taudis puis devient par la suite Protection Amélioration Conservation Transformation de l'habitat.

En France, les bidonvilles disparaîtront définitivement dans les années soixante-dix.



Extrait du journal Sud Ouest du 1er février 1969 (archives société Logévie)

Témoignage

► Paulette Démarty est née en 1924 à Bassens. Elle fut secrétaire administrative de l'Habitation Économique (aujourd'hui société HLM Logévie) dès 1965, au moment de la construction du quartier du Moura, et Conseillère municipale de Bassens en 1976.

« En Gironde, il n'y avait pas d'institution HLM ayant la spécificité de construire pour les populations les plus démunies. L'Habitation Économique a été créée avec cette particularité d'être un organisme à caractère très social. C'est pour cela qu'on a inclus dans son nom cette notion d' "économique" ».

Son rôle était de reloger ces personnes en difficulté, certes, mais avec un accompagnement social. Les travailleurs sociaux, quand ils allaient encaisser les loyers, connaissaient les familles, savaient comment elles vivaient, connaissaient les problèmes qu'elles pouvaient avoir pour payer... Le PACT de la Gironde déléguait à l'Habitation Économique des travailleurs sociaux pour effectuer le suivi social des familles. Car les sociétés d'HLM n'ont pas compétence en matière d'accompagnement social. »

Extrait du mémoire de DEFA de Vanessa Ruiz Archez – 2005

« La population de Bassens a fortement augmenté, passant de 3 396 habitants en 1962 à 6 472 en 1990. Aujourd'hui [NB : en 2005] la commune accueille environ 7 000 habitants. »

À Bassens, des bidonvilles à résorber

Témoignages

► Une ancienne habitante du quartier

« Ma maman a vécu dans le bidonville de Bassens. Il était situé sur les bords de la Garonne, au niveau de la gare de marchandises, vers Michelin. C'étaient des baraques en bois montées sur hauteur. Il y avait des rats. Elle n'avait pas l'électricité. Une voisine la dépannait. Elle a habité là le temps que le Moura se construise. Apparemment, la plupart des habitants des bâtiments des « transits » venaient du bidonville. Quand maman y a emménagé, il s'est trouvé que ses voisins étaient les mêmes qui lui avaient fourni l'électricité dans le bidonville ! Il y avait tout le confort au Moura alors que dans le bidonville il n'y avait rien, pas de toilettes par exemple. Les gens faisaient leurs besoins dans un seau et allaient le vider plus loin. »



Le rez de chaussée d'un bâtiment des "transits"
(collection privée)

► **Jean-Pierre Labrunette, adjoint au Maire chargé des écoles de 1988 à 2001**

« Des habitants de Bassens habitaient dans de très mauvaises conditions, dans le village du Moura mais aussi sur les quais. Il y avait là trois sites au moins. C'était des cités ouvrières et les baraquements en bois laissés par les Américains après guerre. Certains habitants vivaient dans d'anciens bunkers : les restes de l'occupation et de la 2^{ème} guerre mondiale. Le port avait été très bombardé pendant la guerre, littéralement laminé. »

► **Paulette Démarty**

« Les Allemands avaient construit sur le port des baraquements pour leur personnel. À la fin de la guerre, ces bâtiments constituaient presque un trésor de guerre. Il n'y avait plus rien : on récupérerait tout. On n'était en outre pas prêts et en capacité de construire immédiatement. Il fallait répondre aux besoins.

Outre les baraquements de la Baranquine, sur le bord de l'eau – que l'on n'appelait pas bidonvilles, mais où logeaient des personnes qui ne pouvaient vivre ailleurs - il y avait ce qu'on appelait le bidonville des Douze apôtres, situé entre les bâtiments du " Frigo ", un café du quartier (Les Douze apôtres) et la douane.

Là, j'ai découvert des gens, nombreux, d'une pauvreté extrême vivant dans des baraquements en bois, avec pour tout chauffage une cuisinière. Les familles n'avaient ni eau, ni électricité, ni toilettes. Je n'imaginais pas que des personnes vivaient dans ces conditions-là. Pas plus que je n'imaginais, dans les rues du village du Moura, rencontrer des gens en aussi grande pauvreté. »

La construction de la cité du Moura

Si, dès 1968, la Ville décide de construire une cité visant à résorber l'habitat insalubre, il faudra trois ans pour la voir sortir de terre, dont deux consacrés à la construction des bâtiments par la société l'Habitation Économique. Les travaux de construction de logements de transit et PSR (programme social de relogement) démarrent le 1^{er} février 1970. Les premières livraisons de logements ont lieu en 1971. La construction de logements pour personnes âgées (notées « Pomme d'or » dans les comptes-rendus de Conseils municipaux, mais connus sous le nom de RPA Le Moura, puis résidence Laffue) débute le 15 mars 1970. La RPA est livrée en 1973.

Témoignages

► **Françoise Muraro, habitante de la rue Lafayette**

« Nous avons construit notre maison rue Lafayette en 1971. Les grands ensembles du quartier du Moura se sont construits quasiment en même temps. Quand on a vu qu'ils allaient bâtir des immeubles en face, on a eu un petit mal au cœur. Au départ les grands ensembles étaient choquants. Ce qu'ils construisent aujourd'hui, sont raisonnables. »

► **Paulette Démarty**

« Pourquoi avoir construit, là, au milieu des prés ? Sans doute parce que le terrain s'y prêtait. »



Une habitante devant un bâtiment des "transits" en 1972
(collection privée)

• Le peuplement de la cité



Les enfants d'une famille de la cité au début des années soixante-dix (collection privée)

Témoignages

► Pierre-Henri Dupond

« Le maire de Bordeaux, Chaban-Delmas, a voulu changer la population de Mériadeck et en faire un quartier de "rupins". Mais toute la pègre qui vivait là-bas est partie vers Cenon, Floirac, Lormont, Bassens. Une fois, on nous avait volé des canards. Je suis allé à la gendarmerie. Le gendarme m'a demandé où j'habitais et quand j'ai répondu le Moura, il m'a demandé dans quel bâtiment ! Il croyait peut-être que j'avais des canards dans une baignoire !? »

► Paulette Démarty

« Le peuplement du Moura était essentiellement constitué de familles relogées du bidonville des "Douze apôtres", de Bordelais priés de quitter le quartier Mériadeck voué à démolition, mais aussi de personnes venues d'autres quartiers de Bassens. Il y a également eu quelques rapatriés d'Algérie. l'Habitation Économique veillait déjà à mixer les populations. On ne souhaitait pas que toutes les familles à problèmes soient concentrées là. »

► Jean-Pierre Labrunette

« Il y a deux origines à la concentration de familles en difficulté dans le quartier du Moura : le relogement des habitants de Bassens, mais aussi la démolition du quartier de Mériadeck à Bordeaux, alors connu pour sa pègre. Des cités de transit ont

été construites, dont le Moura, principalement pour ceux qui venaient de Bordeaux. On leur a dit : " Vous pourrez revenir à Bordeaux. " C'était faux. »

► Victor Muraro

« Quand la ville de Bordeaux a détruit Mériadeck, la cité du Moura a servi à reloger des habitants de ce quartier. Parmi eux, il y avait des voyous. »

Souvenirs d'habitants

► « Beaucoup de gens sont venus habiter ici après avoir habité dans les bidonvilles des quais. D'autres cherchaient simplement un logement. »

► « Je suis revenue vivre avec ma mère à l'âge de 10 ans environ. Ma mère m'a demandé de ne pas aller au collège et de rester à la maison pour l'aider. Je n'ai pas connu le collège. Je suis restée vivre aux « transits ».

► « Depuis que je vis ici, je n'ai jamais rencontré ne serait-ce qu'une personne qui m'ait dit être arrivée de Mériadeck. Et pourtant je questionne tous les nouveaux arrivants ! Grand Parc, Aubiers, Lormont, oui, mais pas Mériadeck ! Pourtant cela fait 20 ans que je vis ici. Ou alors combien de temps sont-ils restés ici ? Il est vrai que lorsque je suis arrivé, le quartier avait déjà 20 ans de vie. »



Les enfants d'une famille de la cité devant les bâtiments des "transits" au début des années soixante-dix (collection privée)

· Mouvements de population à l'échelle de l'agglomération / repères historiques

Dans l'agglomération bordelaise, la Communauté Urbaine de Bordeaux est créée en 1968. Jacques Chaban-Delmas, maire de Bordeaux depuis 1947 et futur Premier ministre, en est élu président.

Devant l'insalubrité de Mériadeck, quartier de taudis, de surcroît mal famé, la ville de Bordeaux décide une rénovation. Elle opte pour une opération radicale en 1955. En 1971, l'ancien quartier Mériadeck n'existe plus. Plus de trente hectares sont détruits, et sa population relogée dans des cités dortoirs de transit. Malgré les promesses de la mairie, les habitants de Mériadeck ne reviendront jamais dans le quartier, le projet ayant évolué vers d'autres perspectives plus prestigieuses.

· Cité du Moura : le « confort moderne » des années 1970

Les premiers locataires prennent possession de leurs appartements en 1971. Certains n'ont jamais connu le confort matériel que l'on considère aujourd'hui comme basique en matière de logement. Quelques-uns des « pionniers » du Moura, arrivés en 1971, habitent toujours le quartier ou les environs.



Une des premières habitantes du quartier dans sa cuisine d'un bâtiment des "transits" (collection privée)

· Des « transits » aux HLM

(extrait du mémoire de DEFA de Vanessa Ruiz Archez – 2005)

« La cité du Moura était constituée de 160 logements dont 56 de transit et 104 de programme social de relogement (PSR). Une circulaire ministérielle du 19 avril 1972 définit les missions des cités de transit : " Il s'agit d'ensembles d'habitations affectées au logement provisoire des familles les occupant à titre précaire, dont l'accès à l'habitat définitif ne peut être envisagé sans une action socio-éducative destinée à favoriser leur insertion. " Normalement, la durée de séjour dans les cités de transit est très brève, les logements PSR doivent seulement assurer un relais entre le transit et le HLM. Ce système n'a été appliqué qu'une dizaine d'années. Aujourd'hui encore, certaines personnes y résident depuis leur création. Ainsi un phénomène de sédentarisation des populations s'est progressivement opéré. »

Souvenirs d'habitants

► « Avant de venir au Moura j'ai habité Mérignac, puis Ambarès. Ici c'était grand. Je suis arrivé le 1er avril 1971. Ça fait plus de 40 ans. J'étais parmi les premiers à arriver ici. Certains sont arrivés avant moi, même mon frère. Mais ils ont déménagé. Mon frère est rentré en Algérie. »

► « Nous avons habité avec ma mère dans les tout premiers blocs du Moura qu'on appelait les " transits ". C'étaient des petits blocs en forme de cubes. Beaucoup de blocs, dont celui de maman, ont été démolis dans les années 1990. Les bâtiments n'avaient pas de nom. Ils portaient des lettres. Sur les photos de famille, qui ont dû être prises vers 1973, on voit ma maman devant le bâtiment C, où elle a habité. Les " transits " n'avaient que deux niveaux : le rez-de-chaussée et le 1^{er} étage. À l'intérieur des appartements, on entrait directement dans la salle à manger-salon. Il n'y avait pas d'entrée. La cuisine était sur le côté droit, directement dans la grande pièce. Derrière, une petite porte donnait sur les toilettes, la salle de bain et une sorte de cellier ouvert. Les chambres étaient sur le côté. C'était bien. Maintenant c'est ce que les gens recherchent : des cuisines et une salle à manger d'un même tenant. C'était moderne pour l'époque. »

► « On a l'impression que les bâtiments ont été vite construits, pour une population défavorisée... »

► « Je suis arrivée ici en février 1971. On avait fait une demande à la mairie. Je suis toujours restée dans le même appartement depuis le début. J'ai emménagé avec mon mari et mes deux premiers enfants. Deux autres sont nés ici. Ils ont grandi là tous les quatre. Quand on est arrivés, c'était tout neuf, à peine fini. On avait un logement potable. »

► « Moi, j'habitais au rez-de-chaussée dans le bloc M qui a été démolì et qui se trouvait juste en face de la Parenthèse. Mon fils est né en 1970. Il avait à peine un an quand on est arrivés ici. J'étais la toute première locataire dans mon immeuble. Au-dessus il y avait Mme P. Ses enfants jouaient à la pétanque dans l'appartement. »

Témoignages

► Paulette Démarty

« Les nouveaux logements ressemblaient à ceux qui sont toujours là aujourd'hui.

Il y avait deux types de logements : les bâtiments à étage (il en reste trois). Ceux-là étaient destinés à des gens plus sédentaires et des familles moins nombreuses. Les logements plus bas, les PSR (Programmes Sociaux de Relogement), accueillient des familles nombreuses et à revenus plus modestes. Ils étaient constitués d'une grande pièce centrale, qui doit toujours exister, et de plusieurs chambres. Ces bâtiments de " transit " étaient en principe attribués pour un temps déterminé, ce qui n'a jamais été respecté.

Les familles savaient qu'elles arrivaient dans des logements entièrement neufs. Avant d'être relogées, elles avaient rencontré un agent social qui les suivait et les avait informées pour les aider à vivre dans ces logements modernes.

Imaginez celles qui quittaient le bidonville des Douze apôtres sans eau, sans électricité, sans WC, avec des enfants en bas-âge. Les familles étaient relativement jeunes. Le soutien social et éducatif était indispensable.

Certaines personnes ne savaient pas gérer une cuisinière à gaz, par exemple. Il y avait une notion de progrès social dans le cadre de l'habitat. »

► Éric Lacondemine, président de l'association bassenaise ABPEPP et riverain du quartier

« Les gens venus de Mériadeck sont sans doute restés moins longtemps que ceux qui venaient de Bassens. Ceux-ci ne faisaient que changer

de quartier et avaient envie de rester dans leur commune. Pour les Bordelais, entre le quartier très populaire et très peuplé de Mériadeck et les prés du Moura, le changement devait être radical. Ils étaient en transit. Les logements des " transits " étaient d'ailleurs prévus pour ça. »

► Jean-Pierre Labrunette

« À Mériadeck, très vieux quartier bordelais, l'habitat était souvent insalubre. La plupart des gens n'avaient ni eau, ni électricité, ni douches, ni sanitaires. Ou alors dans la cour. Vous imaginez le changement lorsqu'ils ont emménagé ici ! La plupart étaient très contents. Ils emménageaient dans des logements au concept neuf, peut-être dépassé aujourd'hui mais extrêmement novateur pour l'époque, avec de grandes pièces, un confort tout à fait " normal "... Après leur installation, ils se sont dit : " Pourquoi ne pas rester ici ? On y est très bien ! " et se sont installés durablement dans les " transits ". »

Une cité au milieu des prés

En 1971, si les appartements sont fonctionnels et confortables, le quartier n'est pas réellement terminé. On est encore loin de la notion actuelle de conception globale d'un programme de logements incluant l'aménagement des espaces verts. Par ailleurs il faut loger les familles le plus rapidement possible. Les immeubles, bâtis sur les prés, sont posés sur un terrain non aménagé et les premiers locataires prennent ainsi possession de leurs logements.

Souvenirs

► « Quand j'ai emménagé en 1971, les routes étaient encore en travaux. Il y avait moins de maisons et beaucoup plus d'espaces verts au début.

Il y avait un ruisseau derrière le bâtiment où je vis aujourd'hui. Il a été drainé il y a plus de 20 ans. Derrière le bâtiment qui se trouve en face du mien, il y avait un bâtiment qui a été démolì. »

► « Quand je suis arrivé en 1971, le dernier bâtiment n'était pas fini. C'était encore en chantier. Avant il n'y avait pas ce terrain devant le bâtiment. Les gens sortaient du quartier par une rue unique. Il y avait aussi un ruisseau. Tous les bâtiments qui sont là sont tous nouveaux. Il n'y avait pas de lotissements. Rien. Il y avait de la boue. »

► Éric Lacondemine

« On a construit ce quartier aux normes de l'époque. On avait du pétrole, on pouvait chauffer, ce n'était pas isolé comme on le fait aujourd'hui. On construisait sans réfléchir aux économies d'énergie. Il fallait bâtir beaucoup de bâtiments en France, pour loger les populations immigrées, oui, mais aussi les familles françaises qui faisaient beaucoup d'enfants. C'était les Trente Glorieuses, une époque où il y avait du travail en France, de l'argent. Les familles étaient plus grandes qu'aujourd'hui. »



Vue sur un parking dans les années soixante-dix
(collection privée)

on prenait également un petit chemin. Devant il y avait un parking.

L'arrêt de bus n'était pas à l'endroit où il se trouve aujourd'hui. Il était en face, de l'autre côté de la rue Lafayette.

Derrière la Parenthèse il y avait une rue et là où il y a aujourd'hui des vitres blanches, un parking. On garait sa voiture là et on marchait le long de la petite allée pour rejoindre notre bloc. Les gens qui habitaient de l'autre côté laissaient leurs voitures sur un autre espace, là où se trouvent toutes les petites maisons.

C'est vrai que parfois on garait la voiture le long de l'immeuble pour se dépanner... »

Témoignage

► Jean-Pierre Labrunette

« Autrefois, avant la réhabilitation, le quartier était construit en cercle, avec une seule entrée. S'il y avait du grabuge, personne ne pouvait ni entrer ni sortir ! Le quartier était perçu comme un ghetto. Si, dans le concept de la cité elle-même, une rue avait coupé la cité en trois, cela se serait sans doute passé différemment. La réhabilitation a commencé à changer tout cela. »



La résidence pour personnes âgées (RPA) du Moura, future résidence Laffue, construite en 1973.
(archives municipales)

· Un quartier conçu en impasse

Souvenirs d'habitants

► « Avant la réhabilitation, il fallait faire demi-tour pour repartir par la même rue.

Maintenant, il y a une nouvelle entrée qui dessert le quartier. Mais autrefois, il y avait une entrée là où aujourd'hui il y a des garages. C'est fermé désormais. On entrait dans les "transits", mais c'était une voie sans issue. On devait faire demi-tour pour ressortir de la cité. »

► « Devant mon bloc, il n'y avait pas de grande rue. Ça faisait comme un chemin que l'on prenait pour aller directement à la ferme Vandenzande, où on allait chercher le lait. Pour aller au centre du Moura



Une vue aérienne de Bassens. On aperçoit Le Mura au fond à droite. L'école n'est pas encore construite (collection privée)

La vie quotidienne dans la cité

Au Moura, la vie s'organise comme dans tout autre quartier. Les enfants vont à l'école, les adultes au travail. Il n'y a pas de commerces à proximité, un peu plus de voitures qu'autrefois. Les liens entre voisins se tissent. Certains perdurent, des bidonvilles à la cité de transit, tant la société Logévie s'est attachée à reloger les familles des baraquements des quais à proximité de leurs anciens voisins, parfois même sur le même palier.

Les commerces

Souvenirs d'habitants

► « On allait chercher le lait à la ferme, au château chez Vandenzande.

Il y avait des commerçants ambulants qui passaient : le boulanger, le camion-épicerie, un boucher chevalin, le charcutier. Au camion, on discutait. »

► « Le marchand de glaces venait avec son camion tous les étés.

Il y avait aussi le camion de "Chambourcy". C'est le surnom qu'on donnait à l'épicier ambulant. Dans son J7 bleu allongé, il avait tout : les gamins lui prenaient des bonbons. Toutes les mamies du quartier qui ne pouvaient pas se déplacer faisaient leurs courses à son camion. Comme commerces, à l'époque (les années 70) il n'y avait que le Codec au Bousquet et le marché le dimanche. Pour le lait ou les œufs, il y avait la ferme Vandenzande ou le Pas du Loup. »

(NDLR : le Pas du loup est situé sur la commune d'Ambarès)

► **Gisèle Dérive, habitante du quartier et présidente de l'ancien centre social et culturel**

« L'épicier ambulant passait dans toutes les rues de Bassens avec son camion bleu. En 2000 il passait encore. Il attachait ses marchandises avec des tendeurs ! Ensuite le boulanger, M. Toumi, continuait à passer. À part ça, il n'y avait rien d'autre. Il y a eu un supermarché Casino, dans les années 1990, avenue de la Somme. Sinon, on allait dans le bourg de Bassens à la boucherie Brocas qui se trouvait avenue Jean Jaurès et à l'épicerie L'Aquitaine qui a été démolie. Aujourd'hui c'est le parking Paul Bert. Près de l'église, il y avait aussi un bar. »



Une habitante à sa fenêtre (collection privée)

► **Paulette Démarty, première secrétaire administrative de l'Habitation Économique**

« L'épicier ambulant s'appelait Jean-Pierre Lagarde. La supérette qui se trouve avenue de la Somme a dû être construite dans les années 1980 environ. »

► **Éric Lacondemine, président de l'association bassenaise ABPEPP et riverain du quartier**

« On se demandait comment il ne perdait jamais rien. À l'arrière de son camion, on voyait les salades et les yaourts qui bringuebalaient. »

Le lien social, une réalité de la vie de la cité

Souvenirs d'habitants

► « J'ai de bons souvenirs ici. Nous étions tous ensemble. On faisait des fêtes dans le centre social. Je me rappelle aussi des fêtes avec les voisins, les Français, les Arabes (NB dans les années soixante-dix) : on faisait une collecte. Les voisins participaient. Chacun donnait un peu d'argent, on achetait le mouton, on faisait le méchoui et on mangeait le couscous ensemble, là, devant les garages. Je faisais un trou par terre au coin du bâtiment. Je faisais la cuisine pour tout le monde, toute la cité, toutes les familles. Même le Maire de l'époque venait. Comme des frères. C'était il y a plus de 20 ans. C'était il y a longtemps. Maintenant c'est fini. »

► « Tous les après-midi, de 2h à 5h, les mamans revenaient de l'école et s'installaient sur l'herbe, d'un côté ou de l'autre du centre. Chacune amenait un petit gâteau, un petit quelque chose et partageait. Chacune s'occupait des enfants des autres. C'était

un bon lien. Aujourd'hui aussi les mamans se retrouvent après l'école. Mais ce n'est pas comme avant. Mais ça ne se faisait pas avec le centre social. Ça, c'était les mamans. »



Les enfants prennent la pose (collection privée)

► « Je me souviens d'un jeune de la cité que je n'aimais pas. C'était physique. C'était un ami de mes enfants. Un jour, pour une déception amoureuse, il a fait une tentative de suicide. Sa sœur est venue chercher mon fils. Je suis partie avec lui pour aider. Quand ce garçon est revenu de l'armée, il m'a apporté des chocolats, une bouteille... Et je suis devenue comme sa deuxième maman. Il est marié aujourd'hui, il est papa et son petit garçon m'appelle mamie ! »

► « Depuis que je suis arrivé ici tout début novembre 1992, je peux dire que la cité s'est renouvelée à plus de 70%, sans exagérer. Il y a ceux qui sont décédés et ceux qui sont partis sous d'autres cieux parce que peut-être ils avaient besoin de calme, se faisant vieux



Défilé de majorettes dans la cité (collection privée)

et ne supportant plus les turbulences qu'il y avait dans le quartier à cette époque. Sur tous les habitants du quartier installés depuis le tout début, il en reste peut-être 3 sur 10. Et encore il faut les chercher ! »



Promenade dans la toute nouvelle cité du Moura (collection privée)

Témoignages

► Paulette Démarty

« Dans la cité du

Moura, le lien social a duré un certain temps car les gens qui sont venus habiter là étaient à peu près tous de même situation sociale et avaient tous encore un peu besoin les uns des autres. " Je n'ai pas de sel ", " je n'ai pas de beurre " : on va frapper chez le voisin ; c'est spontané. C'était cela le lien social, avant.

Même s'il y a eu des moments difficiles où les jeunes se bagarraient, il y avait néanmoins un lien social profondément ancré, dès le commencement de ce quartier. »

► Jean-Pierre Labrunette, adjoint au maire chargé des écoles de 1988 à 2001

« À la Poste, les samedis matins de fin de mois, toutes les familles de Maghrébins qui avaient reçu les paies venaient faire la queue pour envoyer des mandats au pays. Les hommes travaillaient et seules une ou deux personnes savaient écrire. C'était elles qui remplissaient les papiers. Mais les postiers aussi étaient sollicités pour remplir les mandats. »

► Gérard Castelain, directeur de l'ancien centre social et culturel de 1983 à 1997

« Je garderai toujours en mémoire ce que m'a dit un jour un habitant du quartier du Moura, Henri Clouet : La plupart des gens ne pourraient pas vivre ici. Vivre en cité, ça s'apprend. »

Où travaillaient les habitants du quartier ?

Souvenirs d'habitants

► « Mon frère et mon beau-frère travaillaient aux docks industriels, à Bassens. »

► « Mon mari travaillait à Mérignac quand on est arrivés en 1971, puis à Bassens, sur les quais. »



Neige au Moura dans les années 1980-90 (collection privée)

► « Pourquoi avoir choisi de construire une cité comme ça au milieu des prés ? Peut-être parce que c'était près de Michelin, près du port, donc près des usines qui employaient les pères de familles. »

► « Beaucoup de pères travaillaient à l'usine Michelin, au Port Autonome. Pas mon père. Il travaillait à Lormont. C'est pour se rapprocher de son travail qu'on est venus habiter ici. »

► Gisèle Dérive

« Il y avait beaucoup d'usines et d'entreprises : les "Frigos maritimes", la CGM, la STEB, la gare de triage, les tabacs... C'était une usine de la Seita. Mais à partir de 1968, ils ont commencé à démolir, à débaucher et à fermer les usines.

Les gens travaillaient à l'Éverite, sur les quais, dans les usines, à Michelin... L'Éverite était une entreprise "de famille". Le grand-père y travaillait, le père, les fils, les filles étaient embauchés. On allait voir le directeur et on disait : "mon fils cherche du travail" et ça y était. C'est comme ça que mon mari y est entré : son grand-père et son père y travaillaient déjà. Et puis il y a eu ce qu'on a appelé "le double-emploi" : à l'époque où mon beau-frère et ma belle-sœur y travaillaient, ma belle-sœur a été débauchée parce que l'usine ne pouvait pas les garder tous les deux. J'en connaissais qui y étaient 24h/24. Et les gens n'avaient pas peur de l'amiante à l'époque. Certains dormaient sur les sacs d'amiante. Ils l'ont payé plus tard. »

► Éric Lacondemine

« Michelin est arrivé en 1963, avant la construction de la cité du Moura. Cependant, l'usine logeait une partie de ses employés dans des logements, un petit immeuble près de l'usine, à la Parquerey. Je pense que peu de gens du quartier du Moura étaient employés de Michelin. Il y avait aussi Ponticelli. Sans doute des habitants du quartier y travaillaient-ils. Globalement, les habitants travaillaient à proximité. Mais pas seulement. »

► Paulette Démarty

« Tout le monde travaillait à proximité. L'usine de l'Éverite employait 1500 personnes dans les années soixante. Le port employait également de nombreuses personnes. »

► Victor Muraro, habitant de la rue Lafayette

« Il y avait des usines partout sur les quais : les Frigos maritimes, la Seita... Il y a toujours eu beaucoup d'entreprises et elles employaient beaucoup d'ouvriers. Sur les quais il y avait des dockers mais il fallait du monde quand les bateaux arrivaient sur le port. Quand j'étais jeune, on débauchait de l'usine à 14h et on rembauchait au port autonome. On nous embauchait comme ça, pour deux heures et on nous payait en espèces. Ça s'est arrêté avec la mécanisation. »

· Repères historiques « L'usine de l'Éverite »

L'usine de la Société Française de l'Éverite fut construite en 1917. Détruite en majeure partie pendant la seconde guerre mondiale, elle fut reconstruite vers 1945, par les sociétés réunies ÉveriteSitube. En 1958, l'établissement fut racheté par le groupe Saint Gobain, qui lança la société Éveritube, et fit moderniser le site de production. En 1965, l'entreprise produisait 145 000 tonnes de matériaux, ciment et amiante. En 1987, l'usine cessa son activité. Elle comptait 150 ouvriers en 1922, 500 en 1939, 1 160 en 1955, et seulement 280 salariés à sa fermeture, en 1987.



Publicité de la Société l'Éverite (collection privée)

L'évolution des quartiers alentour

Souvenirs

► Eric Lacondemine

« Les maisons de la Pomme d'Or (le lotissement) ont dû être construites entre 1980-81 et 1983, puis Saint James, et avant La Chênaie vers 1978. Mais les maisons de la rue Clémentel, qui font également partie de la Pomme d'Or, sont beaucoup plus anciennes. Elles datent des années 1970.

Le lotissement des Coteaux, la rue Simone Signoret et autour, sont beaucoup plus récents. Les maisons ont dû être construites fin 1980 ou début 1990. (NDLR : 1986)

Le long de la rue Lafayette, entre la ferme et le rond-point de l'école, avant 1980, il n'y avait aucune maison.

Le bassin Montsouris a été creusé entre 1995 et 2000. Il est artificiel. C'est un bassin de rétention qui collecte les eaux de pluie avant de les envoyer à la Garonne.

Au moment de sa réalisation, une noria de camions a enlevé des tonnes de terre. Après le lac, le Hameau des Sources a été construit. La résidence Beauval date des années 1960. Elle a été bâtie avant le Moura. »

► Un ancien habitant du quartier

« Quand j'avais 10 ans environ, dans les années 70-80, pour aller à Michelin on traversait la voie ferrée à vélo. C'était dangereux. Là où se trouve l'usine de la SIAP il y avait un terrain de cross. On y faisait des compétitions. À la place de l'usine Prociner, il y avait des bois. Les gens allaient y chasser ! »

Dates de construction des lotissements autour du Moura :

- Beauval : 1966
- La Pomme d'Or : 1969, 1977, 1980
- La Chênaie : 1977
- Le Clos Saint-James : 1983
- Le Hameau des Sources : 1995



Dans les années quatre-vingt-dix, les vignes alentours (photos 1 et 2) seront remplacées par les lotissements (collection privée)



Quand le quartier était surnommé « Chicago »

Au cours des années soixante-dix et quatre-vingt, le regroupement de population sur un même site, associé à l'arrivée de certains habitants de Mériadeck relégués sur ses confins et sur la rive droite de la Garonne par la ville de Bordeaux, concentrent les problèmes sociaux dans le quartier du Moura, comme dans d'autres cités HLM à la même époque. La conception même de la cité, « en cercle » et en impasse, prévue peut-être initialement pour engendrer une vie de village comme autrefois les bastides, accentue le phénomène. La situation géographique, au nord de la ville et au nord de l'agglomération, au « terminus » des zones habitées (à cette époque, Ambarès, Saint-Louis et Ambès étaient encore des villages ruraux), renforce sans doute la mutation de la cité du Moura, conçue pour l'insertion sociale des familles, en quartier sensible. La vie suit son cours pour la majorité des habitants. Toutefois, le quartier commence à être connu sur la rive droite sous le nom de « Chicago ».

« Tu te souviens de Chicago ? »

Souvenirs d'habitants

► « Quand j'ai parlé du quartier à des amis qui vivaient au Moura en même temps que nous, mon amie m'a dit : « tu te souviens du temps de Chicago ? »

► « Au Moura, à une certaine période, c'était chaud ! Le quartier avait mauvaise réputation. Un jour, j'étais invitée à la salle des fêtes et j'ai oublié de fermer la fenêtre. On m'a vidé le frigo ! Autrefois dans les bâtiments il y avait deux portes : une entrée principale, un grand hall et une sortie par l'arrière. Il n'y avait pas les badges qu'on a aujourd'hui pour entrer, et beaucoup de jeunes squattaient dans les entrées. Un jour, j'ai vu un jeune qui s'amusait à traverser le hall avec une mobylette ! Le bailleur a fini par fermer les entrées. Mes fils ont 34-35 ans aujourd'hui. Ils étaient jeunes à cette période. Comme les jeunes du quartier les connaissaient, ils me laissaient tranquille. »

► « Autrefois, des jeunes brûlaient les voitures. Et pour quoi faire ? On a souffert. Il y avait des problèmes de vol. Aujourd'hui je laisse ma porte ouverte quand je quitte mon appartement pour aller m'asseoir sur mon banc. Tout le monde me respecte. Je me souviens d'un jour où quelqu'un est venu par derrière et a cassé le rideau de la porte avec une barre à mines, a arraché le tiroir où on avait mis l'argent collecté pour le couscous, mon permis de conduire... On avait ramassé 70 ou 80 francs ! Alors j'ai dit : je rentre à la maison, y'en a marre de ça ! »

► « À une époque, la cité avait mauvaise réputation. Beaucoup de choses se sont passées mais ce n'est pas pour autant que nous sommes partis ! Au début où on habitait ici on a vu des types se tirer dessus d'une voiture à l'autre, en roulant. Nous, on n'a jamais été agressés. Combien de fois mon mari est descendu pour demander que les gens réunis dans le hall pour boire arrêtent de faire du bruit. Il s'est fait insulter mais ça s'est arrêté là.

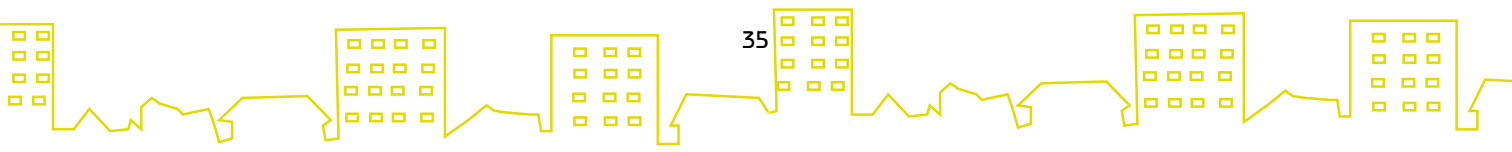
Ça s'est quand même bien amélioré. Depuis qu'on a les badges pour entrer, tout ça c'est fini. Du trafic, il y en a partout et il y a eu pire que maintenant. Moi je suis toute seule et je n'ai jamais eu de problèmes. »

► « Ce qui a changé c'est le voisinage. Il n'y a plus les anciens. Tout n'est pas rose ici. On n'est pas toujours soudés. Pour certaines familles, ça s'est mal passé. Elles ont dû quitter le quartier. Les gens ne sont pas toujours gentils. »

► « Ce n'était pas les mêmes générations ni la même délinquance. Quand on avait un problème, autrefois, on allait le régler. Des " Chicago " il y en a eu dans toutes les villes. Quand je suis arrivé en 1992, cette appellation commençait à s'effacer. Mais en fin de compte, pourquoi on a toujours mal parlé de ce quartier ? On n'a pas aussi mal parlé du Bousquet ou de Meignan... »

Témoignages

► **Jeanine Dupond, habitante de la rue du Lavoir**
« Une fois, deux petits jeunes sont venus, qui cherchaient la cité : "Pardon, madame, la cité Chicago ?". C'était il y a longtemps, quand il y avait les grands bâtiments qui ont été démolis. »



► **Victor Muraro, habitant de la rue Lafayette**

« Dans les années 1972-73, c'était un ghetto. J'étais assureur. J'avais des clients dans le quartier. Quand vous entriez dans les immeubles, c'était sale, ça sentait mauvais. Certaines personnes vous faisaient peur. On ne savait pas à qui on avait à faire.

La police nationale qui était en haut de Bassens ne venait pas dans le quartier. Des habitants avaient posé des panneaux « Interdiction d'entrer pour la police ». Le quartier était facile à boucler car c'était un cul de sac. Certains tiraient avec des fusils depuis leurs fenêtres. Le seul qui osait entrer, c'était De Rioja, un ancien gendarme qui portait des colis.

Il y avait des courses poursuivies en voiture. Ils vous prenaient en chasse et vous coinçaient pour vous prendre ce que vous aviez. Un jour, mon neveu s'est fait prendre en chasse à Bassens. Il est arrivé ici comme un fou. Les gars qui le poursuivaient n'étaient pas d'ici, car il y avait des clans avec des territoires. Ils se sont arrêtés et commençaient à faire les méchants. Les gens qui habitaient en face sont sortis, les ont attrapés et les ont fait sortir du quartier.

Moi j'assurais la plupart des gens du quartier. Quand ils me voyaient ils me disaient " Bonjour l'assureur ! ". Jamais on n'a été inquiétés. On laissait notre portail ouvert. On était respectés. Les problèmes se sont arrêtés au moment de la rénovation des années 1990. Beaucoup sont partis. Avant, on entendait crier. Maintenant on n'entend plus rien. »

► **Françoise Muraro, habitante de la rue Lafayette**

« Un jour, on a vu arriver à la maison un gars de la cité torse nu, plein de sang. Il s'était battu. Il ne savait plus où se réfugier et est venu s'abriter ici. C'était violent. »

► **Andrée Debar, directrice de l'école élémentaire Rosa Bonheur de 1993 à 2013**

« J'ai été nommée à l'école Rosa Bonheur en 1992. La fameuse période où l'on appelait le quartier " Chicago " n'était pas encore achevée. »

► **Jean-Pierre Labrunette, adjoint au Maire chargé des écoles de 1988 à 2001**

« Quand je suis arrivé en 1976, à la suite d'une mutation, on m'a aussitôt dit : " Ne vas pas habiter là-bas ! ". C'était la période " Chicago ". »

► **André Gatuingt, responsable du service Vie associative et sportive de la ville de Bassens**

« En 1987, je m'occupais d'un club de rugby. J'ai ramené chez lui pour la première fois un des joueurs

du club, un gamin blond qui habitait la cité du Moura. Quel choc ! Il n'y avait qu'une seule route et un arbre en travers, ce jour-là ! Ce n'était pas rare de voir, dans ce quartier, des voitures en travers, capots ouverts... »

► **Gérard Castelain, directeur de l'ancien centre social de 1983 à 1997**

« Il y a toujours eu des violences, de la casse de voitures... mais il faut aussi souligner la grande solidarité qui existait dans ce quartier. Cette violence, dont une des explications tient à la confrontation des cultures et des modes de vie dans un espace de grande proximité, a sans doute augmenté au fil des années, comme dans l'ensemble de la société française.

Nous avons toujours été confrontés à une problématique liée aux jeunes adultes et cela n'a jamais été simple.

Au Moura, on est en bout d'agglomération, aux limites de la ville et, jusqu'à la fin de la réhabilitation, la cité est relativement isolée ce qui explique que les jeunes adultes en difficulté se rapatrient ici où ils estiment qu'il y a moins de pression policière que dans les autres communes de la rive droite.

Aujourd'hui, quand on est un jeune adulte, on est plus tranquille sous le préau du centre social que dans la galerie marchande de Carrefour Lormont par exemple...

Nous avons travaillé sur des notions basiques de civilité pour commencer à faire changer les comportements. »

L'image du quartier

Jusqu'aux années 1990, la cité du Moura cumule les difficultés. Entre la réalité (concentration de familles en difficulté, phénomènes de délinquance) et le discours plaqué par la société et les médias, l'image du quartier se dégrade.

La mauvaise réputation du quartier collera longtemps à la peau des habitants, bien au-delà des limites de la commune. Dans l'esprit de certains, citoyens ou représentants d'institutions, Le Moura restera longtemps " Chicago ". Le travail de la ville, des travailleurs sociaux, de tous les acteurs du territoire, habitants inclus, devient alors indispensable pour renverser l'image dégradée d'un quartier auquel, pourtant, tous ceux qui y ont œuvré, vécu, travaillé, sont attachés. Le programme de

réhabilitation, mis en œuvre dans les années quatre-vingt-dix, va contribuer à transformer cette image et donner à voir " un autre Moura ". La réhabilitation va permettre à la cité et à ses habitants de sortir de ces années sombres " par le haut ".

Souvenirs d'habitants

► « Le Moura est malheureusement connu comme un quartier défavorisé. »

► « Les gens qui venaient à L'AsBaSol, au vestiaire que nous avions avant dans le haut de Bassens, disaient : " Moi je n'irai jamais au Moura." Il y avait une barrière. Aujourd'hui il y a toujours cette réputation qui colle à la peau du quartier. Quand on va à Bordeaux et qu'on dit aux gens j'habite au Moura, même s'ils ne connaissent pas, ils parlent encore de " Chicago ! ". C'était le surnom du quartier dans les années 80 ! Le Grand Parc et les Aubiers sont des quartiers chauds et pourtant ils n'ont pas la même réputation. C'est plutôt injuste. »

► « L'image est bien ancrée. Elle ne s'effacera pas comme ça. Mais il faut aussi que Le Moura garde son identité : qu'on se débarrasse de cette mauvaise image mais qu'on ne perde pas le meilleur de ce que l'on est. »

« L'image de la cité : réalité et représentation »

(extrait du mémoire de DEFA de Vanessa Ruiz Archez – 2005)

« Même après des changements, la mémoire collective persistait, les habitants de Bassens ont longtemps appelé la cité du Moura " Chicago ", même si la violence qui fut à l'origine de cette appellation ne se retrouvait plus dans la réalité.

Il arrivait que les habitants de la cité omettent volontairement de mentionner la cité du Moura lorsqu'ils donnaient leur adresse, par exemple, pour une demande d'emploi. Parallèlement on pouvait remarquer qu'un fort sentiment d'appartenance à la cité dominait et était exprimé de façon claire : " Nous on est de la cité du Moura ", signe d'une réalité d'enfermement. »

Témoignages

► Colette Dornier-Marsaly, directrice de l'école Rosa Bonheur de 1980 à 1993

« J'y ai cru, ainsi que les équipes avec qui je travaillais : nous avons vraiment essayé de

montrer que Rosa Bonheur était une école comme les autres. Mais c'est très difficile de changer les mentalités : quand les enfants arrivaient au collège, et que les enseignants voyaient « Rosa Bonheur », ils se demandaient s'ils allaient les prendre. Ça me mettait dans des colères terribles ! »

► Andrée Debar

« Les parents hésitaient souvent à inscrire leurs enfants à l'école Rosa Bonheur.

Le quartier avait une très mauvaise réputation. Les nouveaux enseignants s'imaginaient arriver dans un quartier impossible à vivre. Une fois qu'ils étaient en poste, ils s'apercevaient que c'était une école comme toutes les autres. Je ne suis pas sûre qu'on soit complètement sorti de cette image mais je pense que cela a évolué.

Cette image " négative " s'est peu à peu estompée. Il y a eu un brassage social important avec la construction de lotissements autour du Moura (Mendes-France, Coutenceau, les Sources). Des enseignants y scolarisaient leurs propres enfants sans qu'ils soient du quartier. Cela a pu rassurer certaines familles.

En 1992, le niveau scolaire des élèves était très bas. L'école avait du mal à assurer son rôle d'enrichissement du potentiel des élèves. À cela s'ajoutait une stigmatisation par les enseignants du collège eux-mêmes. Les enfants, arrivés en 6^{ème}, s'entendaient dire : " Tu viens de l'école Rosa Bonheur " comme si c'était un handicap en soi. Le collège n'était pas mieux côté. On entendait la même chose au lycée et au niveau des études supérieures, aux dires des familles. C'est Bassens, en tant que ville, qui souffrait d'une mauvaise image. »

► Michèle de Rioja, retraitée, enseignante à l'école élémentaire Rosa Bonheur puis à l'école maternelle Frédéric Chopin

« Le quartier était perçu comme un « ghetto » par les gens qui n'y allaient jamais ! Un maître-nageur m'avait dit : " Vous y allez, vous, là-bas ? " Bien sûr, j'y allais : j'y avais des élèves ! Il m'avait répondu : " Moi, je n'y mets pas les pieds ! " Toute la rive droite souffrait de cette image. »

► Jean-Pierre Labrunette

« Il y avait un ressenti négatif très fort, voire un a priori, de la part des autres Bassenais. Je travaillais au guichet de la Poste. Un jour, je mets sur ma vieille voiture un panneau à vendre et la gare comme tous les matins devant mon lieu de travail. Un monsieur vient me voir, intéressé. C'était un habitant du Moura. Je fais affaire avec lui, et bien qu'il n'ait pas

toute la somme, j'accepte de lui faire crédit. Il repart donc avec ma voiture, promettant de venir me payer le mois suivant, lorsqu'il aurait reçu sa paie. Une fois le monsieur sorti, mes collègues me disent : " Tu es fou ! Tu ne verras jamais ton argent ! ". Le mois suivant, j'étais de repos et j'ai vu arriver chez moi ce monsieur, accompagné de son fils. Il ne m'avait pas trouvé au bureau de Poste et avait demandé mon adresse à mes collègues pour venir me rembourser comme promis. »

► **Vanessa Ruiz-Archez, animatrice de l'ancien centre social de 1995 à 2009**

« Géographiquement et humainement, le centre social occupait une position centrale dans le quartier mais pas dans la commune. Les habitants du Moura l'avaient très bien investi. Du coup il y avait parfois scission quand on essayait de l'ouvrir au reste de la commune et qu'on essayait de faire venir les autres Bassenais. »

► **Gérard Castelain**

« L'image négative du quartier rejaillit inévitablement sur tous les habitants. Par deux fois, j'avais invité un jeune homme de la cité qui cherchait du travail à utiliser le téléphone du centre pour répondre à des propositions d'emplois : je lui avais recommandé de retarder le moment d'annoncer son nom (Ali) et l'endroit où il habitait. J'avais pris l'écouteur et quand le moment de donner son nom et son adresse pour prendre rendez-vous est arrivé et alors que tout allait bien jusque-là, l'interlocuteur au bout du fil a reculé et prétendu que ça n'allait finalement pas être possible de le recevoir. »

· « L'image de la cité : réalité et représentation » (suite)

(extrait du mémoire de DEFA de Vanessa Ruiz Archez – 2005)

« Cette situation initiale a évolué en raison de plusieurs facteurs :

- Les adolescents qui résident maintenant dans la cité n'ont pas connu le phénomène de "ghetto" mais persistent dans une logique identitaire du quartier.
- Le renouvellement de la population est plus équilibré dans le choix des familles, à la demande des travailleurs sociaux et des institutions.
- L'implantation d'écoles.
- La présence d'un équipement social au sein de la cité ouvert à tous.
- L'augmentation des transports urbains permettant

à la population de se déplacer facilement.

- Le départ en vacances des familles favorisant le contact avec d'autres personnes. »

Diversité des communautés, richesse du multiculturalisme

De tous temps ont vécu au Moura des habitants d'origines très diverses. En 1911 (cf tableau du chapitre 2), un Belge, unique étranger, vivait parmi les Français ! Puis, aux alentours des années cinquante, Bernabeu, d'origine marocaine, tient le garage du village du Moura. Pendant et après la deuxième guerre mondiale, les anciens du quartier racontent comment la vie se partageait simplement, sans notion d'origines ou de classes sociales. Le peuplement de la cité du Moura, de l'orée des années 1970 aux années 2000, est autant lié à la crise du logement des années 1960 qu'aux vagues d'immigration en provenance du Maghreb et de la péninsule ibérique. Anciens habitants des baraquements des quais ou familles fraîchement immigrées, tous se côtoyaient et vivaient en relativement bonne intelligence. Au Moura, les Rocher étaient voisins des Ribeiro, qui se souviennent avec émotion des Cadillon. Tous partageaient régulièrement le couscous cuisiné par Hassan...

Souvenirs

► « Mes parents sont arrivés en 1972. Je suis né dans cette cité. Au Moura se côtoyaient de nombreuses familles d'Algériens, de Marocains, de Portugais... Il n'y avait pas d'Africains, pas de Turcs, à l'époque. »

► **Éric Lacondemine, président de l'association bassenaise ABPEPP et riverain du quartier**

« Je ne suis pas du quartier mais je n'habite pas loin et je l'ai fréquenté. Au début, nous avons inscrit nos filles aux activités du centre parce qu'il y avait beaucoup d'animations proposées aux enfants... Mais nous n'allions pas aux sorties pour les adultes parce que nous avons l'impression que ça n'était pas pour nous, nous avons peur de prendre la place de personnes qui pouvaient en avoir plus besoin que nous, qui travaillions tous les deux et qui avions peut-être plus de moyens que les autres. Finalement, on s'est rendu compte que ça ne gênait pas, on a toujours été bien intégrés et il n'y a jamais

eu de soucis. Mais quand, en revanche, on disait à des personnes habitant d'autres quartiers de Bassens : " Mais pourquoi vous ne participeriez pas aux activités du centre social du Moura, " on nous répondait : " Ah non, il n'y a que des étrangers ! "

Témoignages

► Jean-Pierre Labrunette

« On me parlait des " familles d'Arabes du Moura " avec beaucoup de dédain.

Vers 1995, il y avait à Bassens 49 familles de Marocains et d'Algériens, deux familles de Tunisiens, deux familles de Turcs. Si on multipliait par un taux de 4,5 (moyenne de personnes composant une famille), on obtenait 238,5 habitants d'origine étrangère. Dans une ville de 6500 habitants environ, c'est ridicule. Qui plus est ils n'habitaient pas tous au Moura. Bien sûr, la plupart des familles d'origine étrangère y étaient concentrées par la logique de l'histoire du peuplement du quartier. L'ambition des familles était de sortir du Moura pour aller vivre au Bousquet qui avait une très bonne réputation vers 1975.

Ensuite, le nombre d'habitants d'origine étrangère a augmenté car les enfants ont eu des enfants et ont voulu s'installer eux aussi à Bassens, parfois après avoir quitté la commune. »

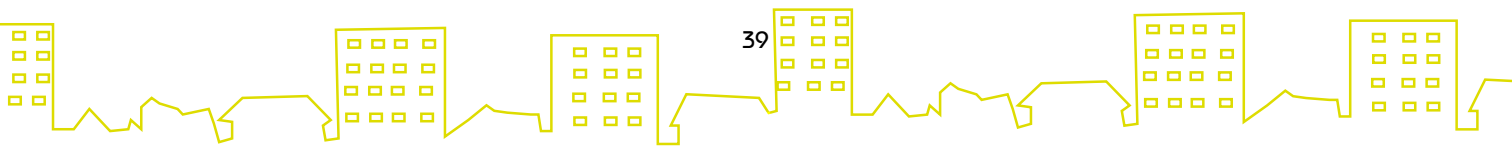
► Vanessa Ruiz-Archez

« L'équipe du centre social était convaincue qu'il fallait valoriser les parents et les faire entrer dans l'école. Au début des années 2000, avec l'accord des enseignants de l'école Rosa Bonheur, nous avons lancé un appel à bénévolat auprès des parents de trois classes. Nous souhaitions animer un temps pour les enfants autour d'une transmission par les parents pendant le temps scolaire au centre social. Il y a eu neuf ateliers, ainsi que des temps de travail individuels avec les parents volontaires. Et ils étaient nombreux ! Les sujets étaient très variés : comment construire une tente et faire le rituel du thé ; le mariage et son album de photos ; une histoire marocaine ; la présentation du Bénin par un papa béninois ; l'histoire de la Bretagne ; une exposition sur les ours des Pyrénées ; le cirque... L'idée du projet était : chacun porte en lui une richesse. L'interculturalité c'est ça : chacun est riche de sa culture et de ses origines, qu'elles soient d'ici ou d'ailleurs. »

► Andrée Debar

« Nous avons eu beaucoup de projets avec le centre social. Ces projets donnaient du sens à certains

apprentissages. Il y a eu notamment ce projet sur les différentes cultures des habitants du quartier. Cultures au sens large car une dame originaire des Pyrénées, une autre des Charentes, côtoyaient des personnes d'origines marocaine, algérienne, turque, espagnole ou portugaise... Il y avait vraiment un lien important entre l'école et le centre. »



Un centre social au cœur de la cité

Les premières années : l'antenne sociale

Le programme de construction de la cité du Moura, programme à vocation sociale, inscrit dans le cadre du Programme Social de Relogement (PSR), intègre dès ses débuts la construction d'une antenne sociale qui deviendra centre social au fil des années. Reloger les familles d'un logement dégradé et dénué d'hygiène, c'est aussi les accompagner dans la gestion de leur budget, dans la vie quotidienne, et parfois simplement les aider à se servir d'une gazinière ou à ne pas gaspiller l'eau et l'électricité, inexistantes dans les bidonvilles... La vocation première de l'antenne sociale, comme son nom l'indique, est bien l'accompagnement social des familles.

« L'antenne sociale : un espace social de services de proximité »

(extrait du mémoire de DEFA de Vanessa Ruiz Archez – 2005)

« Elle est indissociable de la cité du Moura depuis les années soixante-dix. L'action sociale de services aux habitants menée dans ce quartier a permis de le sortir de l'isolement dans lequel il se trouvait. (...) La cité de transit devait être un lieu mettant en place une action socio-éducative préparant les familles à un relogement définitif. Pour cela, il est prévu des locaux collectifs, salle de rencontre et lieux destinés à l'action socio-éducative. En 1971 naît " l'antenne familiale ". Le personnel présent se résume alors à une assistante sociale et une conseillère en économie sociale et familiale. »

Souvenirs d'habitants

► « Maman allait payer le loyer là-bas. On venait faire peser les bébés... »

► « Le centre Prévert, on l'appelait le centre du Moura. Je l'ai toujours connu. Il était dans le quartier dès la construction. On allait y payer le loyer, on faisait la cuisine, la couture...

Je voyais du monde, au centre social, quand je

faisais la couture, la cuisine... »

► « À l'antenne, au centre social, il y avait des animations. Des gens venaient de l'extérieur, d'autres quartiers, pour faire de la couture ou de la cuisine. Au début, j'y allais. Après, ça n'était plus pareil. Maintenant il n'y a plus rien. Ceux qui s'en occupaient étaient vraiment des gens sympas. Il y avait du monde. »



Les débuts de l'antenne sociale (collection privée)

Témoignages

► **Jean-Pierre Labrunette, adjoint au Maire chargé des écoles de 1988 à 2001**

« Au départ, le centre social initial était une " antenne sociale " et c'était tout petit : tout juste l'espace de la grande pièce. »

► **Vanessa Ruiz-Archez, animatrice de l'ancien centre social et culturel de 1995 à 2009**

« C'était la seule présence des institutions aux côtés du bailleur. Au début, dans les années soixante-dix, c'était une antenne sociale, un lieu créé pour aider les habitants à s'approprier les commodités de vie. Il occupait déjà une place particulière. Des conseillères en éducation sociale et familiale y accompagnaient les familles dans la gestion de la maison, de l'énergie, l'intendance. C'était un enjeu fort à ce moment-là. C'était la naissance d'un lieu qui est devenu une annexe du lieu privé qu'est le domicile. »

► **Gérard Castelain, directeur de l'ancien centre social et culturel de 1983 à 1997**

« J'ai dirigé le centre social pendant 15 ans. Mais auparavant, j'avais connu Bassens en 1974 : j'avais été recruté par la CAF comme animateur pour travailler sur les trois antennes sociales créées dans de nouvelles cités de l'agglomération : Mérignac Beutre (relogement des populations quittant le quartier de Mériadeck à Bordeaux, lequel était l'objet d'une opération démolition/reconstruction) ; Mérignac Beaudésert et Bassens le Moura (créées dans le cadre de la résorption de deux bidonvilles). Dans ces antennes, des assistantes sociales étaient chargées de suivre les familles mais rapidement, une fois la population installée, la question de l'animation s'est posée ce qui explique mon recrutement. »



Une fête du quartier organisée par le centre social, le 25 juin 1994 (archives municipales)



Le carnaval, un grand moment dans la vie du quartier (archives association Histoire et Patrimoine)

À partir de ce moment-là, les travailleurs sociaux n'ont plus comme objectif premier la promotion et l'accompagnement vers un habitat définitif. Leur mission va progressivement glisser vers un modèle de travail social contemporain. Ainsi, l'antenne sociale va devoir s'adapter à une nouvelle demande, à une réalité sociale du quartier : celle de la sédentarisation et de l'exclusion. L'action des travailleurs sociaux se tourne alors sur les thématiques de l'action éducative, de l'intégration des populations d'origine étrangère et de l'insertion socio-professionnelle. (...)

Ces changements, les ajustements d'objectifs effectués au sein de l'antenne sociale, ont abouti à la création du centre social. »

• Le centre social, « maison de la cité »

De l'antenne sociale au centre social et culturel

Les habitants, censés être de passage, se sédentarisent. Vers la fin des années quatre-vingt, la CAF, qui gérât déjà les antennes sociales et finançait les postes de personnel, doit revoir son projet initial. L'accompagnement social perdurera mais les travailleurs sociaux devront en outre s'ouvrir à l'action socio-éducative et culturelle.

• « Changements d'objectifs »

(extrait du mémoire de DEFA de Vanessa Ruiz Archez – 2005)

« La population de la cité, qui vit une situation de mise à l'écart, de marginalité forcée et acceptée, considère de plus en plus la cité comme un habitat définitif.

Témoignages

► Vanessa Ruiz-Archez

« Le centre était un peu "la continuité de la maison". Des gens venaient en chaussons et en chemises de nuit. On buvait le café, on mangeait... On pesait même le courrier et on vendait des timbres. Les habitants investissaient beaucoup l'espace. C'était le seul lieu du quartier ouvert. Il s'y jouait beaucoup d'échanges entre les personnes, y compris parfois des événements du domaine familial. Cela finissait par amener une confusion entre le dedans et le dehors. Le revers, c'est que les habitants attendaient tellement de ce lieu qu'ils ne comprenaient pas pourquoi ils ne pouvaient pas tout en obtenir. Vers les années quatre-vingt, est survenu un épisode où des adolescents passaient par les toits du centre social la nuit pour y dormir. Ils rangeaient tout au matin avant que les animateurs n'arrivent. C'était leur lieu. »

► Gérard Castelain

« Le centre social est au centre du quartier. Il existe un phénomène d'appropriation à propos duquel j'ai eu un jour l'occasion d'interpeller un ou deux gamins d'une dizaine d'années qui entraient dans le centre pour aller boire aux toilettes sans dire bonjour. Après leur avoir fait la remarque et leur avoir aussi demandé comment ils réagiraient si je rentrais chez eux sans rien dire à personne pour aller me servir un verre d'eau, je leur ai demandé : " À qui appartient le centre ? ", ils m'ont répondu " à personne ".

Que les jeunes se sentent chez eux au centre social n'est pas un problème : c'est la maison de la cité, mais cela ne doit pas se passer n'importe comment ; il faut d'abord revenir aux bases de la vie en société : dire bonjour, demander la permission, etc... ça ne peut pas être « je fais ce que je veux, quand je veux... ».

· Des projets pour et avec les habitants

Le projet du centre social et culturel repose sur des objectifs de valorisation des habitants de la cité, dans un souci d'ouverture et d'interaction avec le reste de la commune. Un réseau partenarial impulsé par la Ville (bibliothèque, service petite enfance, centre de loisirs), avec les écoles et des associations, se met en place. Toutes les actions se construisent dans une dimension partenariale entre le centre social et les structures municipales. De nombreux projets voient ainsi le jour grâce à la mutualisation des équipes et des énergies : ateliers informatique avec " La Souris " , ateliers cuisine avec la création d'un livre de recettes, ateliers parents-enfants, séjours en partenariat avec la mairie, ateliers intergénérationnels autour du jardin avec la maison de retraite, accompagnement scolaire... et bien d'autres : un foisonnement d'activités réalisées dans un esprit d'ouverture à la connaissance. Les ateliers patrimoine organisés avec Gaëlle Favrau, alors agent du patrimoine au service culture, et l'association Histoire et Patrimoine offriront aux enfants du centre social et du centre de loisirs l'occasion de pratiquer ensemble des fouilles archéologiques, de sculpter la pierre, de créer des mascarons ou des monogrammes...

Témoignages

► Michèle de Rioja, retraitée, enseignante à l'école élémentaire Rosa Bonheur puis à l'école maternelle Frédéric Chopin

« Toutes les semaines, avec nos élèves, nous avons une après-midi d'atelier au centre social. Nous faisons de la pâtisserie, des jeux de société, du

jardinage... ça marchait bien. Les parents venaient nous aider. Les enfants se sentaient valorisés. Les parents aussi puisqu'on les incluait dans le travail. »

► Marcel Hardy, ancien conseiller municipal, cofondateur du CMB, du CMOB et fondateur du FC Moura

« Parallèlement au FC Moura, je participais activement aux activités de l'Antenne sociale : j'animais l'atelier couture. C'était mon métier. J'étais couturier. Mais j'ai également participé aux ateliers cuisine, peinture, amené les enfants au cinéma, organisé des soirées dansantes, des soirées à thème... Nous organisions également de nombreuses fêtes de quartier. »

► Martine Ducasse, animatrice de l'ancien Centre social

« J'ai travaillé au centre social comme animatrice. Nous mettions une photocopieuse à disposition des habitants. Ils l'ont beaucoup regretté, ce service. Ils venaient se faire expliquer comment remplir les papiers administratifs, quelles démarches faire, ou se faire expliquer tout simplement le contenu des courriers. Le mercredi matin, les petits de 0 à 3 ans avaient des activités. L'après-midi, il y avait des activités de 14h à 17h pour les 4/6 ans et les 6/12 ans. Une fois par semaine, des enfants participaient également à l'atelier cuisine et repartaient le soir avec le plat et la recette.

Parmi les activités pour tous, il y avait également un atelier peinture. On y faisait un peu de tout : aquarelle, peinture à l'huile... Des habitants réalisaient des tableaux qui étaient vendus. D'autres activités manuelles étaient organisées. Je me souviens de coussins et de couvertures, d'objets de leur fabrication, que les gens vendaient, parfois en lots, à l'occasion de lotos organisés par le centre, mais pas sur place. Il y avait de très beaux objets. Julia, une dame qui est décédée aujourd'hui et qui, je crois,



Dans les années 2000, le centre social met en place un projet interculturel qui attire de nombreux parents (archives association Histoire et Patrimoine)

était bénévole, était très impliquée. Un peu comme Gisèle qui s'occupait des " tables du jeudi ", des repas qui rassemblaient les habitants lors de soirées à thèmes. »

► **Eric Lacondemine, président de l'association bassenaïse ABPEPP et riverain du quartier**

« Ceux qui avaient des enfants se voyaient à l'école mais pour les autres, toutes les relations se nouaient autour du centre. Pour qu'un quartier ait une vie, il faut des activités. Au début, quand le quartier se crée, tout le monde a presque le même âge, on se rencontre aux réunions de parents d'élèves, aux rencontres sportives si les enfants font du sport... Au Moura quand il y avait le centre social, il y avait des animations qui rassemblaient les gens et amenaient du lien.

Autrefois, les gens ne travaillaient pas trop loin et pouvaient avoir également du lien par le travail. Aujourd'hui ils vont travailler à l'autre bout de Bordeaux et ne se connaissent même plus par ce biais. »



Un des fameux vide-greniers organisés dans le cadre de la fête annuelle, en juin 2004 (collection Vanessa Rhabri)

► **Gisèle Dérive, habitante du quartier et présidente de l'ancien centre social et culturel**

« Une fois par mois, 9 % de la population venait au centre social pour payer le loyer. On se voyait bien plus qu'aujourd'hui, mais pas en dehors du centre social. Beaucoup de mamans participaient. De nombreux habitants de Beauval venaient prendre part aux activités du centre social. Et pour cause : il n'y avait rien là-bas ! J'y vivais avec ma fille. On avait vu des affiches qui annonçaient des animations, de la pétanque... N'ayant pas de véhicule, on recherchait toutes les animations à proximité. Le centre est devenu ma deuxième maison. C'est l'histoire d'une amitié, de solidarité au moment du décès de ma fille. »



Souvenirs d'habitants

► « Cet endroit permettait à tous

de savoir quand il y avait une petite fête. On s'y retrouvait. Les enfants avaient des activités l'après-midi. On venait avec eux. Il y avait des sorties, le carnaval... Ça représentait un mois à un mois et demi de préparation. Il y avait aussi l'aide aux devoirs. Mais aussi la couture. C'était une bonne activité. Je me souviens qu'il y a même eu des leçons de code ! Et des ateliers cuisine aussi. J'y ai participé. Il y avait des gens de Carbon-Blanc, de Lormont et d'Ambarès qui venaient nous rejoindre ici pour partager nos repas. C'était chouette ! Il y avait aussi du cinéma. Le centre social y amenait les petits. C'est ça le rôle d'un centre social. Il y avait tout le temps du monde ici, du lundi au vendredi. »

► « On faisait du théâtre. J'aimais bien. »

► « On y allait tous les jours faire de la couture, participer à des repas.



L'atelier couture du centre social en 2001 (archives association Histoire et Patrimoine)

L'été, on allait au centre boire le thé à la menthe. Il y avait une halte-garderie. On y pesait les bébés. On faisait de la gym. Au début il y avait quelqu'un de la Mission locale qui venait. Une année, on a eu 150 personnes qui ont mangé un chili con carne devant le Centre social ! Et la poule au pot !... On en a fait des choses ! »

Un projet qui marqua les esprits : la fresque du centre (2000-2002)



Témoignages

► Vanessa Ruiz-Archez

« La fresque du centre social a été un premier "grand" projet. L'idée était que chacun puisse s'approprier ce lieu et que soient valorisées les individualités et spécificités de chacun. Nous avons organisé un chantier-jeunes pour repeindre les murs extérieurs, puis les parents, les bénévoles et les animateurs s'y sont mis également le soir. Nous avons mis en place un petit module d'architecture où les habitants, accompagnés d'un architecte, ont créé une maquette du centre ainsi que des plans



Inauguration de la fresque au centre social. L'occasion d'un "pot" organisé par les bénévoles du centre (archives association Histoire et Patrimoine)



Les habitants de tous âges ont participé à la création de la fresque (archives association Histoire et Patrimoine)

du quartier. Nous avons également travaillé avec une plasticienne et un calligraphe. Chacun, adulte, adolescent ou enfant devait créer un graphisme qui le représente ou qui fasse sens. La fresque devait être la réunion de ces identités spécifiques. En atelier, avec le calligraphe, nous avons travaillé sur les symboles.

De grandes lignes donnaient les directions nord, sud, est et ouest. Chacun ensuite venait dessiner son symbole sur le mur et était pris en photo à côté de lui. Des adultes, beaucoup d'adolescents et les enfants de l'école Rosa Bonheur y ont participé. C'est le premier projet qui donnait au centre de la pertinence en tant qu'acteur ou partenaire de l'école. Les habitants ont été très choqués quand elle a été vandalisée.

Je suis ensuite devenue responsable du secteur "accompagnement à la scolarité". Nous avons mené un travail d'équipe réunissant salariés et bénévoles autour des interventions auprès des enfants. L'équipe d'enseignantes de l'école élémentaire était très mobilisée, très motivée. »

► Martine Ducasse, animatrice de l'ancien centre social

« Elle a été réalisée quand Éliane Zaka est devenue directrice. Elle a passé du temps à lessiver les murs le soir. Ensuite, les enfants ont peint la fresque en associant un mot à chaque lettre de Prévert. C'était un projet pour que les jeunes respectent ce lieu car avant il y avait beaucoup de tags sur les murs. »

► Andrée Debar, directrice de l'école élémentaire Rosa Bonheur de 1993 à 2013

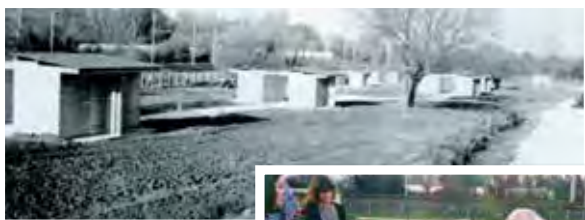
« C'était le début des emplois-jeunes. Dans ce cadre, à l'école Rosa Bonheur, deux jeunes filles travaillaient quelques heures au centre social. Nous nous sommes associés à un projet de création de fresque, avec l'aide d'un plasticien. Il s'agissait de

peindre les quatre façades. Deux classes (dont la mienne) ont participé à cette création pendant le temps scolaire. Les enfants étaient très impliqués. Ils y avaient mis beaucoup d'éléments personnels. Quand la fresque a été taguée quelques semaines après, cela a été très douloureux. Personnellement, je n'ai plus pu m'approcher du centre social pendant de longs mois... »

► **Jean-Pierre Labrunette, adjoint au Maire chargé des écoles de 1988 à 2001**

« La détérioration de la fresque a beaucoup choqué les familles. La mairie a alors choisi de ne pas la remettre en état tout de suite afin de marquer les esprits. Cela n'avait peut-être rien à voir avec le quartier. En général, les tensions sociales nationales y ressurgissaient sans lien direct ou local. »

Un projet intergénérationnel : les Jardins de la rue Sybille



Créés en 1993, les jardins familiaux de la rue Sybille sont ouverts à tous les Bassenais. Plusieurs habitants du quartier et des quartiers alentours louent une parcelle à la Ville. La gestion est assurée par l'association les « Jardins de Sybille ».

Au début des années 2000, le centre social y cultive une parcelle. L'occasion de faire découvrir aux enfants du quartier Prévert les plaisirs de la terre. Après avoir connu une période creuse, l'activité jardinage reprend sous la forme d'une activité intergénérationnelle avec les locataires de la résidence pour personnes âgées du Moura et de la maison de retraite Tropyse, mais aussi, tous les étés, avec les enfants de l'ALSH (Accueil de Loisirs Sans Hébergement) Séguinaud. La parcelle va devenir un lieu de culture mais aussi un lieu de partage et de rencontres entre générations.



Photos 1 : les jardins en 1993.

Photos 2 : Dans les jardins de la rue Sybille, Gérard Costeloin, directeur, et les enfants du centre social en 1996 (archives association Histoire et Patrimoine)

. « Projet jardin »

(extrait du mémoire de DEFA de Vanessa Ruiz Archez – 2005)

« Les objectifs de ce projet sont bien sûr la découverte du jardinage, l'environnement, l'accès à la notion du temps : plantation, attente, entretien, cueillette, mais aussi la rencontre avec l'autre, l'échange, qu'il soit verbal ou pas, la transmission... La finalisation d'un tel projet se veut, au-delà de la



En 2004 les jardins deviennent le support d'un projet intergénérationnel avec les seniors de Tropyse. (archives association Histoire et Patrimoine)

réalisation commune d'un jardin, l'épanouissement et le respect de chacun (...) Ce projet présente une grande richesse éducative pour tous. Il est un lieu d'échanges, d'apprentissages, de convivialité et de plaisir. De plus, il permet de développer des projets partenariaux dans lesquels s'engagent et s'investissent plusieurs générations. Cet atelier a véritablement eu un impact sur le développement du lien social à travers la construction d'une relation personnes âgées / enfants. »

Témoignages d'habitants

► « Les jardins ont 20 ans : on les a fêtés en 2013 ! Les enfants qui allaient au centre social avaient une petite parcelle là-bas, que mon fils leur avait nettoyée en dégagant les pierres et les blocs de béton. Tous les Bassenais qui veulent

faire leur jardin peuvent avoir une parcelle. Tous ceux qui aiment faire le potager qu'ils soient du quartier ou non. Chaque parcelle a sa cabane. Les superficies vont de 650 à 1000 mètres. L'eau est gratuite : c'est l'eau du puits. C'est de la bonne eau... quand il y en a ! Il y a une quarantaine de parcelles. On ne se rend pas compte depuis la rue mais c'est très grand.»

► « Mes enfants ont monté les cabanes avec le centre social. Au début, le jardin a commencé à fonctionner sans les cabanes. »

La fin du centre social

Au tournant des années 2000, les difficultés de fonctionnement du centre social, qui doit faire face aux difficultés de vie des habitants et aux incivilités croissantes de certains jeunes adultes, se heurtent à une logique de restructuration des centres sociaux de la Gironde. Après quinze années de structuration d'un projet cohérent pour le centre social du Moura, mené par Gérard Castelain et son équipe, les directeurs se succèdent et malgré les efforts, le projet se perd et le centre périclité. La CAF se retire de la gestion des centres sociaux de la Gironde. En 2003, le CO.GESC (Comité girondin des équipements sociaux et culturels) qui les gérât depuis 1964 met en œuvre leur autonomisation. Malgré le soutien des municipalités, éminemment conscientes des enjeux liés à la présence de centres sociaux et culturels sur leurs territoires, peu de centres résisteront. Après bien des péripéties et des fermetures temporaires, le centre social et culturel Prévert fermera définitivement ses portes fin 2009.



Témoignages de professionnels

► Gérard Castelain fut directeur du centre social Prévert de 1983 à 1997, puis conseiller technique pour les centres sociaux au sein de la CAF jusqu'en 2000.

« Pendant mes premières années au centre, j'ai travaillé avec un groupe solide de cinq professionnels : animateurs, permanents et vacataires, conseillère en économie sociale et familiale (...)

Géré au départ par le CO.GESC, le centre social a été par la suite une association comprenant un



bureau, un président etc., jusqu'à ce que la CAF décide de le réintégrer dans le CO.GESC, ainsi que tous les centres de l'agglomération bénéficiant de l'intervention de salariés de la CAF et qui étaient "autonomes".

Puis, pour diverses raisons, et en particulier pour se mettre en conformité vis-à-vis de la CNAF (Caisse Nationale des Allocations Familiales), la CAF décida de s'éloigner du CO.GESC : alors qu'il était hébergé et géré, y compris financièrement, par la CAF depuis 1964, le CO.GESC quitta cette dernière en 2003.

Cet événement fut interprété par les communes, très inquiètes, comme un désengagement. Cette inquiétude avait une raison : la CAF détachait de nombreux personnels dans les centres sociaux ce qui, pour les communes qui en bénéficiaient, s'apparentait à une subvention de fonctionnement; Les villes ont craint devoir suppléer au financement de ces personnels ce qui, dans tous les cas, représente une masse financière importante.

Mais en réalité, et même si la politique de la CAF vis-à-vis de ses personnels détachés devait aller vers une réduction de ses effectifs, il s'agissait d'une évolution lente calée sur les départs naturels.

Dans les deux ou trois années qui ont suivi, le CO.GESC a souhaité que les centres sociaux s'autonomisent, ce qui est le cas aujourd'hui : tous les centres qui dépendent de lui sont gérés par une association. Lui-même a disparu (...).

Sur cette question de la gestion associative, j'ai toujours considéré l'association comme un lieu de formation plutôt qu'un lieu de gestion. Le président est en effet légalement responsable et doit rendre des comptes aux organismes de tutelle, et il le reste même quand il a démissionné pour la durée de son mandat.

C'est une responsabilité très lourde et c'est pourquoi elle doit être assurée au quotidien par les professionnels, qui ont à trouver les meilleures modalités de fonctionnement avec les bénévoles : laisser des habitants, sous prétexte qu'ils sont prêts à s'engager, seuls face à ces responsabilités, c'est les mettre dans une situation infernale. »

► **Vanessa Ruiz-Archez**

« Quand il y a eu des phénomènes de violence, les gens qui s'étaient toujours mobilisés et étaient très présents ont eu peur et se sont rétractés.

Avec Charly Ducongé, qui était alors directeur, nous avons proposé des hypothèses de développement pour ouvrir le centre social au territoire communal, afin de faire quelque chose d'autre ailleurs, ou ici mais autrement. Mais c'est resté lettre morte. La situation était très complexe pour tous ! »

NDLR : Charly Ducongé fut directeur du centre social Prévert aux environs de 2004, à un moment clé de l'histoire du centre. À la fois gestionnaire de structure et homme de terrain, il eut notamment pour mission de réécrire le projet du centre social pour tenter de pérenniser la structure.

► **Gisèle Dérive**

« Les centres sociaux étaient dirigés par le CO.GESC. C'était les patrons des centres sociaux. En 2000, la CAF a déclaré : " On souhaite continuer à avoir des centres sociaux mais on ne veut plus s'en occuper." Le CO.GESC a demandé aux centres sociaux de se gérer. Les présidents devaient devenir patrons. Vous vous rendez compte ? Les présidents avaient soudain le pouvoir de virer les directeurs ! Moi je me sentais présidente pour les activités. Je ne me voyais pas dire au directeur que ce qu'il faisait ne me plaisait pas. On nous a donné un pouvoir pour lequel nous n'avons jamais été formés. Je n'ai jamais raté une réunion mais c'était trop lourd à porter. Il faut savoir qu'il faut un certain nombre d'habitants pour avoir droit à un centre social. Il n'y avait pas assez d'habitants ici. Les petits centres sociaux qui n'étaient plus rentables ont commencé à fermer. Et notre tour est arrivé. Je suis allée en réunion à la CAF, avec la mairie. J'en ai pleuré.

Et puis on a eu tellement d'échauffourées ici, qu'on a fermé, réouvert, fermé à nouveau. Ça a signé la mort du centre.

On serait de mauvaise foi de dire qu'il n'y a rien eu quand le Centre a fermé, que rien n'a été essayé. »

En 2009, après que plusieurs directeurs se sont succédés à la tête de l'équipe d'animation du centre social, l'avenir du lieu demeure incertain. Les discussions entre la Ville et la CAF achoppent. Le centre social est alors contraint à la fermeture, faute de perspectives, de lieu d'activité ni de structure viable. Dans le même temps, mais sans lien direct,

si ce n'est celui de fonder un projet de territoire cohérent, la Ville a précisé et fait aboutir un projet de pôle d'animations au Bousquet, associé au gymnase qui devait être reconstruit, afin d'y regrouper des activités de loisirs destinées à tous les Bassenais.

► **Jean-Pierre Labrunette**

« Dans les années 2000, la CAF, qui gérât les centres sociaux, a changé complètement sa politique. L'ensemble des centres était chapeauté par le CO.GESC au niveau départemental. En tant qu'adjoint au maire aux écoles, j'étais alors délégué au CO.GESC pour la Ville. Bassens en a été affectée, d'autant que cette orientation ne correspondait pas du tout aux idées de la municipalité. Le centre fonctionnait relativement bien, mais ils ne nous ont pas laissé le choix. Ils nous ont dit que le centre avait deux ans pour devenir autonome. La 1^{ère} année, le centre social a refusé, soutenu par la mairie.

Dans certains centres, certaines équipes étaient peut-être mieux formées administrativement pour tenter un fonctionnement autonome. Ils ont tenu le coup. Mais ici, malgré les professionnels, les bénévoles se sont sentis dépassés. Ce n'était pas dans leurs cordes et ce n'était pas du tout la mission dans laquelle ils s'étaient investis. Ils devenaient responsables de sommes qu'ils ne pouvaient maîtriser.

Les habitants ont perçu le basculement du centre social en entité autonome, puis sa fermeture, comme un abandon total. Les personnes se sentaient perdues. C'était très dur psychologiquement, comme une perte de foi. »

► **Andrée Debar**

« À la fermeture du centre, on a ressenti un manque dans les familles. C'était soudain une perte de sens. Le centre social était une institution forte, un lieu de référence. Cette image s'est complètement délitée avec la succession des directeurs.

On a eu, au niveau de l'école, beaucoup plus de mal à fédérer les parents à partir de ce moment là. Même si on ne travaillait pas directement avec le centre social, les échanges étaient permanents. Nous avons quelques projets communs mais, de plus, le centre social permettait des échanges avec des familles qu'on ne voyait pas du tout autrement. Il était un relais et un interlocuteur de proximité pour les enseignants, qui a été perdu après sa fermeture. Le travail de fond que l'on effectuait a perdu de son intensité.

Nous avons par ailleurs l'impression que le centre

social pouvait servir de " tampon ". Il faisait office de médiateur quand il y avait des tensions dans le quartier. Quand il a fermé, c'est l'école qui a tenu ce rôle. Pour moi, il y a eu un 'avant' et un 'après' centre social. »

Témoignages d'habitants

► *« Il y a des dames que je n'ai pas vues depuis la fermeture du centre social. »*

► *« On aimerait bien se rassembler de nouveau. Mais ça fait quand même quelques années que c'est fermé. Il y avait plein de monde. Je ne sais pas si ça pourrait recommencer. »*

► *« C'est dommage que ça ait fermé. Ça aurait pu avantager les gosses. Mais il y a eu de la casse avant la fermeture. Vous savez, on voit davantage les problèmes parce qu'on est dans une petite cité. »*

► *« Beaucoup de gens disent que le centre leur manque. Quand il était ouvert, on avait un endroit où on pouvait parler, un lieu de rencontres. Quand il y a des problèmes dans la cité aujourd'hui, chacun reste chez soi. Aujourd'hui les gens s'isolent dans leurs voitures, dans leurs appartements, devant leurs écrans. Le lien social disparaît. Je sais ce qui se passe dans mon quartier parce que je circule en bus et je rencontre du monde mais ceux qui circulent en voiture, ils ne savent plus rien de la vie commune. »*

Après la fermeture définitive en 2009, la Ville choisit de transférer les sommes, auparavant allouées au centre social sous forme de subvention, sur un budget municipal destiné à pérenniser et développer certaines actions et animations au sein du quartier Prévert-Le Moura. L'accompagnement à la scolarité, les animations du mercredi après-midi, des sorties familles, un atelier conte organisé une fois par mois par la médiathèque... seront ainsi maintenus durant 4 ans.

L'accompagnement à la scolarité demeurera jusqu'en 2013, année de la réforme des rythmes scolaires impulsée par le Ministère de l'Éducation Nationale (voir page 51).

Ces actions se muent à partir de 2012-2013 en opérations de développement social des quartiers. La Ville, à travers son projet de territoire, s'efforce

de maintenir et renforcer des activités adaptées aux habitants : ateliers Français langue étrangère, permanences de l'écrivain public, bureau d'information jeunesse, permanences d'élus, animations de proximité sur le city-stade, festival de rap à Beauval... et d'autres encore à construire dans l'avenir avec les habitants.



2001, préparation des murs du centre social en vue de la création de la fresque. (archives association Histoire et Patrimoine)



Juin 2004, la fête du quartier annuelle attire toujours les familles. (archives association Histoire et Patrimoine)

Des écoles au cœur du quartier

Au début des années 1970, ce quartier d'habitat très social fut conçu avec une antenne sociale mais étonnamment sans école. On considérait alors que les écoles du bourg pourraient accueillir les enfants du Moura. Ce fut vrai pendant quelques années.

L'apport de population que représentait la construction de la cité de Moura en 1971 incita la municipalité à mettre en place un service de transport scolaire, puis, de construire l'école maternelle en 1974. Construire une école au sein du quartier ne représentait pas simplement un investissement matériel mais l'implantation d'un lieu d'apprentissage et de vie pour les enfants. Un équipement de proximité qui, en favorisant les échanges, allait changer la relation entre les familles et les enseignants.

Souvenirs de l'école dans les années 1940 et dans les années 1970...

Pierre-Henri Dupond, habitant de la rue du Lavoir et écolier dans les années 1940

« Quand j'étais petit, j'allais à l'école à pied en haut de Bassens. »

Un ancien habitant du quartier, écolier dans les années 1970

« On prenait le bus pour aller à l'école primaire, qui se trouvait dans les bâtiments de Jean Jaurès (qu'occupe en partie l'école de musique aujourd'hui). L'école élémentaire n'était pas encore construite. La maternelle a dû être construite vers 1973. Rosa Bonheur vers 1980. »

1973-1974 : construction de l'école Frédéric Chopin

Témoignages

► **Colette Dornier-Marsaly, directrice de l'école élémentaire Rosa Bonheur de 1980 à 1993**

« Quand j'ai pris la direction de l'école élémentaire Rosa Bonheur, on m'a expliqué que la Ville avait construit l'école maternelle parce que le quartier s'était développé et qu'il y avait de plus en plus de tout petits qui ne pouvaient prendre le bus pour

aller à l'école dans le bourg. Il fallait que l'école soit proche du quartier, pour faire en sorte que les mamans accompagnent leurs enfants. Comme il y avait déjà un travail important réalisé en partenariat avec l'antenne sociale du Moura, on a privilégié d'abord la maternelle. Les élémentaires étaient assez grands pour prendre le bus. Ensuite quand l'ensemble du quartier et les quartiers autour se sont construits, une école élémentaire est devenue également nécessaire. »

► **Michèle de Rioja, retraitée, enseignante à l'école élémentaire Rosa Bonheur puis à l'école maternelle Frédéric Chopin**

« J'étais en poste à Saint-Louis-de-Montferrand et je suis revenue à Bassens en 1977. L'école Frédéric Chopin était déjà construite. J'ai entendu dire que comme toutes les écoles de la ville avaient des noms de personnages célèbres, la directrice de l'école de l'époque, vers les années 1980, avait décidé avec son équipe, de rebaptiser l'école maternelle, qui n'était alors que l'école maternelle du Moura. Et comme on était en pleine époque romantique, l'équipe a choisi Frédéric Chopin. »



Kermesse de l'école Frédéric Chopin en 1971. (collection privée)



L'école maternelle Frédéric Chopin dans les années 1980. (archives municipales)

1981 : construction de l'école Rosa Bonheur

Un nouvel accroissement de population au nord de la commune avec la construction de nouveaux lotissements, détermina la construction d'une école élémentaire en 1981.



8 mars 1981, l'école Rosa Bonheur le jour de son inauguration (archives municipales)



8 mars 1981, la salle de restauration de l'école Rosa Bonheur, prête à accueillir les élèves (archives municipales)

► Andrée Debar, directrice de l'école élémentaire Rosa Bonheur de 1993 à 2013

« Les locaux sont particulièrement agréables. Tous les remplaçants qui sont passés dans l'école jusqu'à aujourd'hui l'ont noté. J'ai toujours entendu dire qu'on avait la plus grande cour de Gironde. Je ne sais pas si c'est exact mais il est vrai qu'elle est très grande. C'est extraordinaire, une telle cour dans une école de quartier de logements sociaux. Cela permet de ne pas avoir de concentration lors des récréations, donc très peu de problèmes de violence... »

Témoignages

► Michèle de Rioja

« L'école qui se trouvait dans les locaux actuels de la mairie, d'un bord et de l'autre de la rue, s'appelait Aristide Briand, du nom de la place du monument aux morts. C'était la première école de Bassens et elle devint l'école des filles tandis que l'école des garçons était située dans les locaux de ce qui devint ensuite l'école Jean Jaurès, sur la place.

Lorsque la ville construisit l'école Rosa Bonheur près du quartier du Moura, nous avons déménagé de l'école Jean Jaurès en milieu d'année. Ça ne nous posait pas de problème. L'école était très belle mais les abords n'étaient pas aménagés ! On était au milieu d'un pré. On entrait avec de la terre collée aux chaussures. On savait bien que c'était provisoire. La mairie avait besoin des locaux d'en haut et nous avions besoin de ceux d'en bas. »

► Colette Dornier-Marsaly

« Nous avons commencé l'année 1980 à l'école Jean Jaurès puis nous avons déménagé en février. On n'envisage plus de déménagements en cours d'année aujourd'hui, mais à l'époque nous étions très contents de quitter l'école Jean Jaurès et ses vieilles classes !.. L'école Rosa Bonheur était flambant neuve. »

Et les enfants du quartier choisirent «Rosa Bonheur»...

Artiste-peintre et sculptrice française née à Bordeaux, Marie Rosalie Bonheur, dite Rosa Bonheur (16 mars 1822 - 25 mai 1899) fut une personnalité des débuts du féminisme. C'est son nom, parmi deux autres (ceux de Louise Michel, révolutionnaire et féministe, et de Suzanne Lacorre, femme politique) qui fut soumis au choix des élèves.



Rosa Bonheur, artiste peintre, dans son atelier (collection Jean-Pierre Labrunette)

Témoignage

► Colette Dornier-Marsaly

« Quand l'école Rosa Bonheur a été construite, on m'a demandé : " quel nom souhaitez-vous pour l'école ? ". J'ai préféré que nous choissions avec les enfants. J'ai proposé des noms de femmes : Rosa Bonheur, parce que c'était une femme énergique ou bien Louise Michel. La mairie avait proposé Suzanne Lacorre (NDLR : femme politique et institutrice ; l'une des femmes ministres du Front populaire). Parmi ces trois noms, les enfants ont évidemment choisi Rosa Bonheur. C'était le plus joli nom. On l'appelait au début l'école du Moura. Les enfants y tenaient car le Moura veut dire «amour» si on inverse. Mes collègues ont souhaité également choisir un nom pour leur école. »

« Des enfants qui avaient besoin d'attention »

Témoignages

► Colette Dornier-Marsaly

« Il arrive que deux ou trois enfants soient en difficulté mais il est sûr que lorsqu'on avait quinze enfants dans ce cas dans une classe, cela jouait sur la notoriété de l'école. On entendait dire qu'à Rosa Bonheur on n'y arrivait pas. C'était seulement des enfants qui avaient besoin d'un peu plus d'attention que les autres. Et puis les trois quarts des parents se servaient de la carte scolaire pour inscrire leurs enfants près du domicile des grands-parents ou des oncles et ne surtout pas inscrire leurs enfants au Moura. Ça n'aidait pas. »

► Jean-Pierre Labrunette, adjoint au Maire chargé des écoles de 1988 à 2001

« Lorsque j'étais adjoint aux écoles comme on disait alors, je recevais les parents qui souhaitaient obtenir des dérogations pour envoyer leurs enfants dans d'autres écoles que celles de leur quartier. Nombreux étaient ceux qui ne voulaient pas que leurs enfants fassent leur scolarité à Rosa Bonheur. Je me souviens d'un monsieur aux arguments très racistes. Je m'étais mis en colère. Il a fini par céder. Je l'ai recroisé plusieurs fois par la suite. Tous ses enfants ont fait leur scolarité dans les deux écoles du quartier et il en était ravi. »

► Andrée Debar

« Le phénomène qui consistait pour les parents à jouer sur la carte scolaire pour éviter l'école du

Moura s'est estompé à un moment. On a même observé un renversement avec des familles qui demandaient des dérogations pour inscrire leurs enfants à Rosa Bonheur. Les évaluations nationales étaient un indicateur de réussite scolaire des élèves. Elles valent ce qu'elles valent mais on peut s'appuyer dessus pour dire qu'on a eu de très bons résultats par rapport aux origines socio-économiques du quartier.

Ces dernières années, j'ai admis à l'école des enfants d'élèves que j'ai inscrits dans les premières années... On ne sait pas nécessairement ce que sont devenus nos anciens élèves. À partir du moment où ils partent au collège, passée la classe de sixième, on les perd un peu de vue.

Plusieurs fois nous avons failli fermer une classe, suite à une évolution démographique du quartier. Nous sommes allés en délégation à l'Inspection Académique avec les parents d'élèves, le maire ou l'adjoint, et le fait que nous ayons une population sensible, même sans le classement de l'école en ZEP (zone d'éducation prioritaire) a eu une influence favorable. »

► Gérard Castelain, directeur de l'ancien centre social et culturel de 1983 à 1997

« Il existe un phénomène lié au poids que fait peser la communauté sur l'individu.

Beaucoup de jeunes travaillaient bien à l'école et auraient pu continuer, mais le groupe exerçait sur eux une très forte pression. Ils ont fini par lâcher. Pour un qui est devenu médecin, combien ont laissé les études ? En revanche, de nombreuses jeunes filles ont fait de bons parcours scolaires. Dans le supérieur, beaucoup d'entre elles faisaient du droit. »

L'accompagnement scolaire

Plus connu des parents sous le nom d'« aide aux devoirs », l'accompagnement scolaire répondait à un besoin de nombreux enfants du quartier scolarisés en école élémentaire et au collège qui se trouvaient en difficulté scolaire. Elle fit l'objet d'un partenariat entre le centre social et culturel Prévert, l'école Rosa Bonheur, le service municipal enfance-jeunesse puis, dans les années 2000, avec l'école élémentaire François Villon, située dans le bourg, et le collège Manon Cormier, dans le cadre d'un projet de territoire élaboré par la Ville.

Aujourd'hui, la réforme des rythmes scolaires

ayant intégré les devoirs dans le temps scolaire (les devoirs ne sont plus faits à la maison mais à l'école), les ateliers d'accompagnement scolaire ont cessé d'exister.

Offrir un cadre et des outils éducatifs

(extrait du mémoire de DEFA de Vanessa Ruiz Archez – 2005)

« La fréquentation des enfants est la résultante d'une démarche d'orientation de l'école et d'accompagnement des parents. Ces derniers ont, pour la plupart, de grandes difficultés à apporter un soutien à l'accomplissement du travail scolaire. Il apparaît donc indispensable, non pas de déposséder la famille de sa fonction de suivi de la trajectoire scolaire de l'enfant, mais de lui offrir un cadre éducatif et des outils pédagogiques qui ne sont pas forcément présents à la maison. »

Témoignages

► **Martine Ducasse, animatrice de l'ancien centre social, a joué un rôle important, assurant un lien avec les familles à l'issue de la fermeture du centre social. Lors de la reprise des activités dans le quartier, elle a contribué à développer des actions d'accompagnement à la scolarité et de loisirs, mettant en oeuvre des ateliers parents-enfants impulsés par la Ville.**

« L'aide aux devoirs était destinée aux élèves de l'école élémentaire du quartier. Pendant un temps, il y en a même eu pour les collégiens, les mardi et jeudi. Puis on a arrêté pour les collégiens, et développé pour les enfants de l'école élémentaire. Les familles inscrivaient leurs enfants directement au centre. On a commencé à Rosa Bonheur, avec les élémentaires et les collégiens, puis on s'est déplacés vers le bourg deux fois par semaine. On a groupé l'aide aux devoirs avec l'école François Villon, dans les locaux de l'ancien poste de police.

Les enfants de Rosa Bonheur étaient porteurs et réceptifs dans les projets que nous menions.

Les gens étaient tellement attachés au centre, ils y venaient si souvent, y restaient si longtemps qu'on se demandait parfois s'il ne faudrait pas apporter le café pour les mamans qui amenaient les enfants à l'aide aux devoirs ! Malgré la nuit qui tombait en hiver, les mamans restaient souvent dehors pour discuter pendant l'activité. Elles restaient même après la fermeture ! Se retrouver entre mamans au moment d'amener les enfants les amenait à se parler et créait un lien réel entre elles. »

► **Gisèle Dérive, habitante du quartier et présidente de l'ancien centre social et culturel**

« L'aide aux devoirs se faisait en binôme avec les écoles et le centre social. Nous avons créé une charte entre l'école, le centre social et les parents, pour que tout le monde travaille en relais, que tout le monde sache ce que faisaient les enfants. Il y avait un suivi dans tous les sens. De cette façon, les parents étaient plus responsabilisés et impliqués. »

► **Gérard Castelain**

« Avec l'équipe d'animateurs, nous avons voulu vérifier si l'aide aux devoirs que nous organisions avait des effets sur la scolarité des enfants. La directrice de l'école Rosa Bonheur a mis à notre disposition les carnets des élèves. Nous avons constaté que les enfants de la cité partaient de plus bas mais progressaient plus que les autres enfants. Ils n'avaient pas de résultats spectaculaires mais finissaient par se rapprocher de la moyenne. »

► **Une habitante**

« L'aide aux devoirs apportait du lien, un beau lien. On discutait dehors un petit moment en attendant les enfants, on restait un petit peu après. »



L'école porteuse d'ouverture culturelle

Témoignages

► **Colette Dornier-Marsaly**

« L'école a été essentielle à la vie du quartier. C'était ma première direction. J'y ai mis tout mon cœur. J'ai tellement espéré donner une autre image du quartier et de l'école !... On était parfois attristés d'entendre : " Ah, c'est Rosa Bonheur ! ", avec mépris ou condescendance. »



Années 2000, un projet interculturel est mis en place par le centre social avec l'école Rosa Bonheur (archives association Histoire et Patrimoine)

► Michèle de Rioja

« Je me souviens que Madame Marsaly avait décidé d'organiser un couscous à l'école. Un papa est venu le cuisiner à la cantine. Nous étions tous réunis avec les enfants de la classe de madame Marsaly. Tout le monde était ravi. Cela s'est su dans la cité. Et petit à petit, on a reçu des plateaux de gâteaux, pour l'Aïd notamment. Il faut dire aussi que lorsque nous organisons des ateliers pâtisseries, nous distribuons des petits gâteaux aux enfants pour qu'ils les mangent. Bien souvent, j'en ai vu plusieurs qui empaquetaient un petit bout pour faire goûter dans leur famille. Et une sorte d'échange a débuté comme cela. »

► André Gatuingt, responsable du service Vie associative et sportive de la ville de Bassens

« En travaillant avec les écoles en tant qu'éducateur sportif, j'ai découvert la diversité culturelle du Moura et les qualités de gamins issus parfois de familles très modestes. La diversité est une dynamique pour créer du talent. Il faut aimer ces enfants et ces jeunes. Ne jamais faire de bluff, être authentique. De cette façon le courant passe : le respect est mutuel. »

► Andrée Debar

« Le multiculturalisme des familles a fait la richesse du quartier, je suppose, et de l'école, clairement. Le travail réalisé avec le centre social autour de ces questions a été un moteur à tous les niveaux. C'est une école attachante, une population attachante, des élèves attachants... Un endroit où l'on peut travailler. On s'est battu, avec mes collègues, pour faire évoluer la réputation de cette école. Quand je suis arrivée, j'avais travaillé 15

ans en établissement spécialisé et je m'étais dit : "Jamais plus je ne resterai 15 ans dans un même établissement. C'est trop dur de partir." Et puis je suis restée 20 ans à l'école Rosa Bonheur, jusqu'à ma retraite en 2013. Quand on reste aussi longtemps dans un même lieu professionnel, c'est qu'on y trouve des satisfactions. »



L a rentrée 1993 a été marquée par :

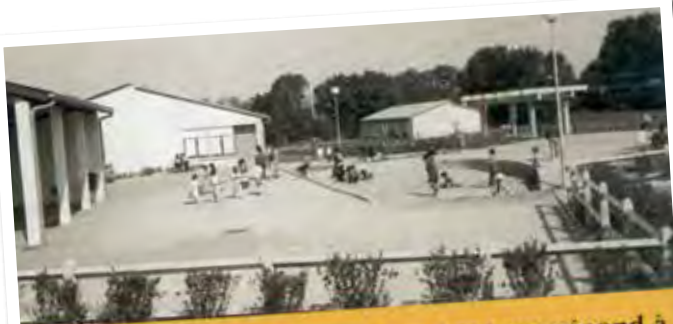
- l'extension de l'école Rosa Bonheur par la construction de 2 salles de classe,
- d'un atelier,
- d'une salle multi-activités.

Elle répondait à l'augmentation de la population scolaire du secteur soit 27 élèves.

Une seule classe a été ouverte, la seconde restant en réserve pour la rentrée 1994.

Le phénomène inverse à François Villon a provoqué la fermeture d'une classe ; la 3^e tranche de la reconstruction de la rue Dubarry et les 20 logements locatifs dans le secteur du Biston devaient stabiliser les effectifs de cette école durant l'année scolaire 1994-1995.

Extension de l'école Rosa Bonheur en 1993 (extrait du bulletin annuel municipal de 1994 - archives municipales)



La construction du groupe Rosa Bonheur répond à l'urbanisation du nord de Bassens.

En 1981, la ville construit l'école Rosa Bonheur (extrait de "25 ans d'histoire 1975-2000", archives municipales)

Deux nouvelles classes *ECOL*

Le quartier nord de la commune s'urbanisant rapidement, il s'avèrait nécessaire d'agrandir l'école primaire Rosa Bonheur. Pour accueillir les élèves dans les meilleures conditions possibles, deux classes ont été construites. L'une sera vraisemblablement ouverte à la rentrée et l'autre un peu plus tard, quand le besoin s'en fera sentir. Le projet d'agrandissement a été confié à M. Rawat, architecte et s'intègre parfaitement avec les bâtiments existants.

31 août 1993

(Extrait du journal Sud-Ouest)



A l'occasion de la démolition des bâtiments Fel G, une visite du chantier par les enfants de l'école du quartier a été organisée avec les enseignants et les membres de l'antenne sociale.

Les enfants ont pu assister à ces travaux spectaculaires. Ils ont aussi pu faire découvrir leur cité à des copains d'école et à ceux qui n'y étaient jamais venus. Tous savent maintenant que l'image de la ville du quartier va être améliorée et que l'école a une part de plus en plus active au développement du projet.

Juillet 1990

(Extrait du journal du projet de l'Habitation Économique)

BASSENS

EDUCATION

Extension de l'école

Deux classes supplémentaires ont été réalisées à l'école Rosa-Bonheur.



M^{me} Debar, directrice, guide les élèves dans leur visite de l'école (photo J.-C. Fournier)

Les conseillers municipaux, sous la direction du maire, J. Priol, ont reçu à l'école Rosa-Bonheur le député Pierre Garmendia, et le conseiller général Jean Touzeau. Ils ont pu constater que la subvention obtenue du Conseil général pour l'agrandissement de cette école avait été bien employée.

Les deux classes, la salle d'activi-

té pédagogique et la salle d'activités sportives sont de véritables réussites.

L'équipe enseignante, sous la direction de M^{me} Debar, directrice, se déclare ravie de la qualité de la réalisation, ce qui facilite leur tâche pour un développement harmonieux des petits Bassenais de ce quartier nord de la commune.

24 mars 1994

(Extrait du journal Sud-Ouest)

Maquette d'or pour l'école Rosa-Bonheur *Enfance*

C'est dans le cadre du château des Ducs d'Eprenon que les élèves du cours préparatoire de l'école Rosa-Bonheur et leur enseignante Collette Marsaly ont reçu la « maquette d'or » du concours « maquette-moi ta région » pour leur réalisation du pont d'Aquitaine.

Ce premier concours national de maquettes organisé par la Caisse nationale des monuments historiques et des sites par pays France miniature a donc récompensé les jeunes élèves de Rosa-Bonheur qui ont bénéficié de l'aide de Souley-

reau, élu municipal de Maryse Cantin, du centre social, du personnel technique de la mairie et de la bibliothèque municipale.

Cette maquette d'or va permettre aux jeunes enfants de partir à Paris au mois de juin sur un vol offert par Air Inter pour concourir au niveau national et représenter la région Aquitaine-Midi-Pyrénées.

18 mai 1993

(Extrait du journal Sud-Ouest)

Prévert - Le Moura, quartier sportif

De tout temps dans le quartier Prévert-Le Moura on pratiqua le sport. Au temps du village on jouait surtout aux cartes, les activités les plus sportives étant les fameuses parties de pétanque qui se tenaient... à l'endroit même où 50 ans plus tard seraient organisés les tournois de pétanque à l'occasion des fêtes de quartier !

Dès la construction des premiers immeubles, la municipalité s'emploie à construire un premier terrain de football pour les habitants de la cité. Le terrain, construit sur d'anciennes cressonnières, lieu spongieux par excellence, est rapidement inondé. Asséché, il est reconstruit à l'identique et les jeunes du quartier continuent aujourd'hui à y « taper le ballon ». Certains, trop jeunes pourtant pour l'avoir connu, se souviennent encore de la grande époque du mythique FC Moura...

Les grandes heures du FC Moura

Témoignage

► **Marcel Hardy**, ancien conseiller municipal, fondateur du FC Moura, et co-fondateur du CMB et du CMOB

« J'ai habité le quartier du Moura de 1978 à 1984. Avant de créer le CMOB (Club Municipal Omnisports de Bassens) nous avons constitué l'équipe de football du FC Moura avec l'aide précieuse de l'antenne sociale de l'époque : une équipe seniors avec des joueurs issus du quartier. Toute une aventure gaie et sportive.

Lorsque nous organisions des matchs sur le terrain du quartier, nous ne disposions de vestiaires ni pour

nous, ni pour les équipes adverses. Mais dans une entente bon enfant et avec beaucoup de fair-play, tout le monde jouait le jeu et c'est avec humilité que tous se changeaient dans un garage à vélos aménagé pour la circonstance. Quelquefois, nous pouvions disposer des locaux de l'antenne sociale. Nous avons organisé une soirée débat sur le football professionnel avec comme invités deux joueurs professionnels des Girondins de Bordeaux et de Libourne, Jean et André Gallice. À l'issue de cette soirée un jeu de maillots de foot offerts par la municipalité de Bassens a été remis par le Maire de cette époque.

Lorsque je m'occupais du centre social en tant que bénévole, nous organisions des fêtes de quartier, des soirées dansantes, des soirées cinéma et des tournois de football où l'équipe du Moura pouvait briller. En fait, nous avions besoin d'argent pour fonctionner.

Nous avons eu de grandes équipes et d'excellents résultats. Malheureusement, cela n'a pas pu durer et le FC Moura a cessé d'exister en 1984. Pour plus de facilités nous avons créé un seul club ouvert à tous.»

Des sportifs issus du quartier

Témoignages

► **Marcel Hardy**

« En 2011, pour les trente ans de la création du FC Moura, j'ai voulu organiser avec le centre social une fête en hommage à Patrick Audoin, un joueur formidable, un leader du groupe et résident du quartier, décédé trop tôt. Malheureusement, cette fête n'a pu se faire. »

► **André Gatuingt**, responsable du service Vie associative et sportive de la ville de Bassens

« En 1985, je m'occupais d'un club de rugby à Bordeaux. Je n'avais jamais mis les pieds à Bassens, encore moins au Moura. En 1987, je m'occupais d'un jeune du quartier que je raccompagnais chez lui après les entraînements. C'était David Chapuzet. Depuis, il a fait du chemin dans le rugby et à Bassens !

Ce n'est que par la suite que je suis venu travailler ici, au service des sports. J'intervenais à l'école Rosa Bonheur en tant qu'éducateur sportif et nous faisons du bon travail avec les équipes



Avant la réfection du terrain de foot. Celui-ci avait été créé sur une ancienne cressonnière. Les joueurs prennent un bain de boue ! (collection privée)



Aziz Zazouli pendant une compétition d'athlétisme.
(collection Aziz Zazouli)

enseignantes et les élèves. Un jour, au cours d'une activité athlétisme avec une classe, je vois un gamin sur la piste : il volait littéralement ! C'était Aziz Zazouli, un enfant du quartier, timide mais incroyablement doué, taillé pour la course à pied ! J'ai demandé à ses parents s'ils étaient d'accord pour lui laisser faire de l'athlétisme. Ils ont accepté à la condition que je m'occupe d'Aziz, que j'assure son transport, ce que j'ai fait pendant des mois. Il a fait une superbe "carrière" de coureur au sein du club d'athlétisme de Bassens. Mais ensuite, j'ai eu de nouvelles responsabilités au sein de la Mairie et je n'ai pas pu continuer à m'occuper de lui. Il a essayé de s'accrocher mais il a arrêté depuis. »

► **Younes Kaabouni : du quartier Prévert-Le Moura aux Girondins de Bordeaux**



Younes Kaabouni félicité par Jean-Pierre Turon, maire de Bassens. (archives municipales)

Fin mai 2013, Younes Kaabouni, jeune Bassenais issu du quartier Prévert-Le Moura, remporte avec son équipe la coupe Gambardella (coupe de France amateur des moins de 19 ans). Repéré par les Girondins de Bordeaux, il a depuis signé un contrat professionnel avec l'équipe phare du football girondin.

En octobre 2013, à la demande des jeunes du quartier, l'association du PRADO, soutenue par la ville de Bassens, organisait un méchoui en l'honneur du premier sportif professionnel du quartier, symbole des rêves et porteur des espoirs de toute une génération.

Pour les jeunes du quartier Prévert-Le Moura, le vent tournera-t-il grâce au sport, porteur d'espoir d'ascension sociale depuis quelques années ?



La dernière équipe du FC Moura en 1993. Debout, de gauche à droite : Max Ait-Amar, Didier Rocher, Jean-Marie Cerda, Patrick Leroy, Denis Cozenave, Vincent Ader, Patrick Audain. Accroupis, de gauche à droite : Wahid Sebt, Akim Benaflo, Jean-Luc Bobinet, Jean-Luc Rocher, Laurent Hénault, Serge Limet. Entraîneur Driss Abd-El (collection Marcel Hardy)



Les rencontres de football organisées à domicile par le FC Moura, de grands moments sportifs (collection privée)



2001, inauguration des terrains de sport. (archives municipales)

1989-1993 : avec la réhabilitation, une page se tourne



La cité du Moura avant la réhabilitation (archives société l'Habitation Économique)

En 1989, la cité du Moura fête ses 18 ans. « Le bel âge », et pourtant... Pour un ensemble de logements sociaux, le cap est difficile à passer : usure et vétusté des bâtiments malgré l'entretien régulier, fatigue des matériaux, recherche de meilleurs rendements énergétiques... Le Moura doit subir une cure de jouvence. La municipalité et le bailleur HLM l'Habitation Économique entreprennent un programme de réhabilitation d'une ampleur exceptionnelle pour un quartier de 160 logements.

L'opération, lourde et impliquant le partenariat de nombreuses institutions, transformera durablement la cité. Elle marquera les mémoires des habitants : constructions, déménagements, démolitions de bâtiments, aménagements des espaces publics, gestion urbaine, développement d'équipements de quartier. C'est le site dans son ensemble qui est repensé, redessiné dans le but



Démolition des bâtiments en vue de la réhabilitation du quartier (archives association Histoire et Patrimoine)

d'améliorer les conditions de logement mais aussi de revaloriser les conditions de vie des habitants.

Le Moura a trois années pour changer de visage, d'image, de décor, de nom, de vie peut-être... Trois années de chantier, parfois denses. Mais en amont, il aura fallu également trois années pour préparer, réaliser des études pré-opérationnelles, convaincre et trouver des financements.

Un long travail préparatoire

Témoignages

► Jean-Pierre Labrunette, adjoint au Maire chargé des écoles de 1988 à 2001

« En 1989, suite au décès du Maire, Jacques Étourneauud, Jean Priol a été élu Maire. Accompagné d'une dizaine d'élus et de chefs de services municipaux, il a fait un tour de la commune. Nous avons listé tous les problèmes importants de la ville. Le Moura était un des plus gros chantiers. Jacques Étourneauud avait déjà enclenché des actions et s'était mis en quête de subventions pour améliorer les conditions de vie des habitants. Il était allé voir Chaban-Delmas, maire de Bordeaux et président de la Communauté urbaine de Bordeaux. Il m'avait raconté que celui-ci, lors de l'entretien, s'était tourné vers son chef de cabinet et avait lancé : " Faites quelque chose pour les Minguettes* d'Étourneauud ! " »

[* Le quartier des Minguettes, situé dans la banlieue de Lyon, est composé d'immeubles HLM et compte 9 200 logements construits dans les années 1960, où vivent des familles modestes, pour la plupart d'origine maghrébine. Le quartier a été le théâtre de violents affrontements et de violences policières entre 1981 et 1983, jusqu'à devenir le symbole d'une nouvelle forme de citoyenneté, point de départ de « La marche pour l'égalité et contre le racisme » rebaptisée « Marche des beurs »]

► Gérard Castelain, directeur de l'ancien centre social et culturel de 1983 à 1997

« Pour moi, le projet de réhabilitation a duré sept ou huit ans, entre les trois ou quatre années d'études et les trois années de chantier. »



Les logements REX en 1993, des logements expérimentaux (archives municipales)

Une nouvelle façon de concevoir un quartier

Témoignages

► Jean-Pierre Turon, Maire de Bassens

« Les démolitions d'immeubles ont servi à ouvrir le quartier et à percer des rues. Elles ont libéré de l'espace et nous ont permis d'introduire de la variété dans les logements.

Nous avons même innové avec les logements expérimentaux " REX ", des maisons individuelles comportant une petite pièce au-dessus du garage, conçue pour permettre à un grand ado ou un jeune adulte de " décohabiter ". C'était une anticipation des besoins actuels où les enfants restent de plus en plus tard dans les familles.

Elles sont en outre dotées d'un patio non visible de l'extérieur. Une conception qui permettait aux habitants de ne plus vivre sous le regard des voisins. Comme souvent dans ce type de projets, le comportement des familles fut tout autre que ce qu'on pouvait attendre. Les logements étaient conçus pour leur permettre de vivre isolés du regard des autres habitants, donc éventuellement de ne pas prendre un soin très poussé de leurs maisons. Au contraire, les habitants en ont pris extrêmement soin. »

► Gérard Castelain

« Au Moura nous nous sommes beaucoup intéressés à la question du logement.

J'ai travaillé avec le bailleur pour l'alerter sur les conséquences négatives d'une concentration de typologies familiales par entrée.

Vers 1986, avec les animateurs du centre, nous avons réalisé une enquête auprès des familles, avec qui nous avons quelques difficultés à entrer en contact. Mis à part trois familles, nous avons été très bien reçus. Nous avons rencontré 130 familles sur 160 logements (car ceux-ci commençaient à se vider en prévision de la réhabilitation).

Globalement, les personnes étaient contentes de l'implantation de la cité : on n'était pas loin de la ville, à la fois Bassens et Bordeaux, mais toutes les plaintes portaient sur la qualité des logements. Les habitants tenaient également à ce que la cité soit banalisée, qu'elle ne soit plus considérée comme " cité à problèmes ".

Au moment de la réhabilitation, nous avons eu envie de demander leur avis sur les aires de jeux aux enfants du quartier. Je crois que c'est Maryse Cantin, animatrice de l'ancien centre social, qui a eu l'idée de proposer à l'architecte, Édouard Colombani, de venir présenter ses plans aux gamins. Au début, ceux-ci n'arrivaient pas à se repérer sur les plans et quelqu'un a eu l'idée de dire : " Voilà où untel et untel habitent. " À partir de ce moment, on a pu reconstituer la géographie du quartier et repérer les espaces. »

Repères architecturaux : les logements REX

De 1971 à 2009, l'État mena un programme de « réalisations expérimentales » (REX), outil destiné à valider ou invalider des hypothèses, des innovations techniques, organisationnelles, économiques ou même sociales, faisant appel à l'imagination des architectes, des bureaux d'études, des entreprises et de tout acteur de la filière du bâtiment.

Les maisons individuelles du quartier Prévert font partie de ce programme.

Les REX ont constitué pour l'État une manière originale de favoriser l'innovation en matière de construction, alliée à une recherche esthétique. Portées par le PUCA (Plan Urbanisme Construction Architecture), elles ont donné lieu à des milliers de logements sociaux, construits ou réhabilités en France, dont ceux du quartier du Moura en 1993.

Un chantier de trois ans

Les différentes phases de transformation du quartier

1971 : construction de la cité du Moura : 160 logements

1973 : construction de la RPA Le Moura

Début des années 1990 : premières opérations de réhabilitation. 50 logements sont détruits au sein de la résidence Yves Montand et du Clos Prévert.

1993 : construction de la résidence Lafayette : livraison de 31 logements individuels " REX " ; percement de la rue Yves Montand, construction de 12 pavillons rue Yves Montand par la société Aquitanis et aménagement de parkings ; réhabilitation du



Les maisons du bailleur Aquitanis, à l'entrée de la rue Yves Montand, en construction et après livraison (archives municipales)

bâtiment H ; aménagements extérieurs et éclairages publics ; réalisation du terrain de proximité, du terrain de football et du terrain de pétanque ; installation de tables de tennis de table et de panneaux de basket ; début de travaux d'agrandissement et de rénovation du centre social.

2009 : La RPA Le Moura devient Résidence Laffue ; acquisition de la salle Laffue par la Ville.

2014 : l'ensemble des résidences formant le quartier compte 212 logements.

Témoignages

► Jean-Pierre Labrunette

« Certaines personnes ont changé de logement jusqu'à trois fois au fur à mesure de la démolition des premiers bâtiments. Ce fut psychologiquement difficile et politiquement "chaud". Lors de la rénovation des années 1990, on a conçu des maisons individuelles où l'intimité était respectée. Mais ce qui est bon pour la cellule familiale ne l'est pas pour le collectif. Les familles se sont un peu repliées sur elles-mêmes.

L'agrandissement du centre social a été réalisé en même temps que la réalisation de la rue. Car il y a eu deux "enveloppes financières" : une pour la rénovation des bâtiments, une pour les voiries et le centre. »

► Vanessa Ruiz Archez, animatrice de l'ancien centre social de 1995 à 2009

« Lors de la réhabilitation, Gérard Castelain, directeur à l'époque, et son équipe ont énormément mobilisé

les habitants. Des hommes et jeunes adultes ont été engagés sur les chantiers de construction. »

► Gérard Castelain

« Le travail réalisé au moment de la réhabilitation a permis de gagner en civilité. Quand on interrogeait les habitants sur ce que devenait la cité, ils répondaient "On est plus tranquilles". Leur réponse n'était pas liée au logement - leur refonte leur apparaissait comme quelque chose de normal - mais bien au vécu quotidien. »

Souvenirs d'habitants

► « Les petites maisons avec jardin ont été construites en 1991 à la place des grands immeubles qui ont été démolis. Il y a eu en fait deux vagues de constructions : celle de 1970 et celle de 1990. Il n'y a pas que les logements qui ont changé. Des rues ont été percées. »

► « J'habite dans un des bâtiments d'origine. Ce bâtiment existe depuis presque 40 ans. Mais je n'y ai pas toujours habité. J'ai déménagé trois fois, toujours dans le quartier. J'habitais autrefois en face dans un bâtiment qui a été rasé. À la place, il y en a un autre. Juste avant d'habiter ici, j'étais au 4^{ème} dans le bâtiment à côté de celui où j'habite maintenant. Ensuite je suis descendu. »

► « Quand j'ai emménagé ici en 1992, on parlait encore des « transits » qui venaient d'être démolis. Une habitante m'a dit un jour : "ça ne s'appelle pas les « transits » mais le Clos Prévert." Le nom Clos Prévert a été mis sur les boîtes aux lettres au moment de la réhabilitation il y a environ 22 ans. »

► « Moi j'habitais dans le bloc M qui a été démoli et qui se trouvait juste en face de la Parenthèse. Puis, dans les années 1990, a eu lieu la construction des maisons Aquitanis, à l'entrée du quartier. »

► « J'aimais bien ce quartier. Ça m'a fait de la peine quand ils ont fermé la route principale parce que je le trouvais bien aménagé. Il y avait des blocs de quatre appartements. Il y en avait beaucoup plus qu'aujourd'hui. C'était un quartier agréable. »

► « J'ai pu voir un aspect (mais un petit aspect) de ce qu'était la cité avant la réhabilitation, car je suis arrivé en plein travaux. Il restait un bâtiment à rénover. J'ai pu voir les anciennes cages d'escaliers, les vieilles portes en bois cassées avec leur vieille

peinture jaune moutarde. Elles étaient défoncées. Quand ils ont refait, il y a eu des modifications dans les entrées. Dans le bâtiment où il y a la loge du gardien, par exemple, l'entrée qui est en façade était sur le côté là où il y a aujourd'hui des fenêtres. Mais ce n'était pas traversant à l'origine. C'est pendant la 1ère rénovation que c'est devenu traversant. Il y avait une porte de chaque côté du hall qui permettait de passer de la façade à l'arrière du bâtiment. Ils avaient mis des bancs de chaque côté qui faisaient toute la longueur du bâtiment, en plus ! Tous les soirs il y avait une vingtaine de jeunes. C'était infernal. »

► **Gisèle Dérive, habitante du quartier et présidente de l'ancien centre social et culturel**

« Aujourd'hui, on met 6 mois pour construire un immeuble ! Et je suis prête à parier que ça ne durera pas aussi longtemps que nos bâtiments du Moura ! »

► **Françoise et Victor Muraro, habitants de la rue Lafayette**

« Quand on a fait construire notre maison et qu'on a vu qu'ils allaient bâtir des immeubles en face, on a eu un petit mal au cœur. Au départ les grands ensembles étaient choquants. Ce qu'ils construisent aujourd'hui, c'est raisonnable. »

Un événement : la visite de Marie-Noëlle Lienemann

Extrait du livre « Logévie 1961-2011, l'histoire d'une entreprise sociale pour l'habitat »

« L'actualité du logement en France débute en cette année 1990 par le vote de la loi Besson, du nom de Louis Besson, Ministre détaché au logement. Celle-ci cherche à garantir un droit au logement, notamment par la création des Plans Départementaux d'Action pour le Logement des Personnes Défavorisées (PDALPD) (...) La réhabilitation à Bassens de la cité du Moura, rebaptisée Clos Prévert et résidence Yves Montand, en est l'illustration. Finalisée en 1991, elle a intégré une démarche expérimentale et participative incluant la commune de la rive droite, les partenaires sociaux et différentes équipes techniques dont le CSTB (Centre Scientifique et Technique du Bâtiment). Sa finalité était d'offrir un espace adapté, couvrant le plus largement possible les attentes et les besoins

des habitants. Marie-Noëlle Lienemann, Ministre du logement et du cadre de vie sous la présidence de François Mitterrand, viendra d'ailleurs le constater de visu en présence des dirigeants de l'Habitation Économique. »

Témoignages

► **Jean-Pierre Turon**

« Marie-Noëlle Lienemann est venue une première fois en 1990 en tant que Ministre du logement. Trois jours après sa première visite officielle, la ville a reçu un courrier annonçant une contribution complémentaire du Ministère de la ville. Elle est ensuite revenue en tant que députée en 1994. Cette deuxième entrevue n'était pas officielle mais bien une visite à titre privé, à la demande des habitants. L'intérêt qu'elle a porté à ce quartier nous a touchés et a eu une influence notable sur son développement. »

► **Jean-Pierre Labrunette**

« Marie-Noëlle Lienemann, alors Ministre déléguée au logement et au cadre de vie, était venue à Bassens à l'occasion d'une manifestation municipale liée au démarrage de la réhabilitation. Elle a été interpellée par un jeune homme du quartier, le premier, et le seul à l'époque à avoir obtenu le baccalauréat. C'était une figure du quartier. Il lui lança alors : "Faites quelque chose pour les écoles !". Quelques temps plus tard, à l'occasion de l'inauguration, elle est revenue alors qu'elle n'était plus ministre. Elle s'est énormément mobilisée pour le quartier. »



Visite de la Ministre du logement en 1992.
(archives municipales)

► **Extrait du bulletin municipal année 1993**

« Marie-Noëlle Lienemann, Ministre du Logement et de la cadre de la vie, a exprimé sa satisfaction de trouver une véritable opération de quartier et pas une simple réhabilitation, menée en concertation avec les habitants dont les représentants participent aux réunions de chantier et au Comité de gestion du centre social. Cette opération

devient une référence régionale, mais sa réussite finale dépendra en grande partie des équipements complémentaires. »

Le Moura aujourd'hui

Comment définir le quartier Prévert - Le Moura aujourd'hui ? On est bien loin des descriptions angoissantes du Moura des années 1970 où, malgré la violence et l'atmosphère pesante réelles, des familles vivaient, des enfants grandissaient, une vie de quartier s'organisait. Quand on s'y balade aujourd'hui, une impression de calme domine. Dans la journée, on entend les chants des oiseaux et les cris joyeux des enfants des écoles au moment des récréations. Le soir après l'école on croise des groupes de mamans qui prennent l'air dans le square près de La Parenthèse en surveillant leurs enfants. Les habitants viennent vers vous, discutent spontanément, ouvrent leurs portes. Parfois, la méfiance se mêle à la curiosité. Comment dire plus simplement que Prévert est un quartier comme un autre ?

Qu'en pensent les habitants eux-mêmes ?

Comment trouvez-vous ce quartier ?

► « Le voisinage est bien. J'aime bien les gens. Ils sont gentils, là où je vis, et même un peu plus loin. Même de très loin, ils disent bonjour. Juste ça, ça fait plaisir. On se sent protégés. Si on avait un problème, je pense qu'ils viendraient nous aider. Même les

jeunes qui vivent ici disent bonjour. C'est pour ça que je n'ai pas envie de partir. Je me sens chez moi ici. Je vis comme je veux. »

► « Ici c'est calme, la nuit, le jour. Je voulais la tranquillité et j'ai aimé. Même pour les enfants, c'est mieux. »



Un quartier paisible, toujours dominé par la flamme de l'usine Michelin
(photo Françoise Duret)

► « C'était un quartier plein de joie avant, je trouve. Mais plus maintenant. Moins en tout cas. Les gens sont trop occupés, ils ont beaucoup de soucis, peut-être. Ce n'est plus comme avant. On n'arrive pas à se rassembler. Avant, c'était plus lié. Les voisins étaient ensemble dehors. Après l'école. Ils pouvaient même rester 2 ou 3h dehors, pour discuter. Ils ne se prenaient pas la tête à se dire «on va rentrer s'occuper des enfants». Ils étaient tous là à boire le thé... »

Que faire aujourd'hui dans le quartier ?

► « Ma fille qui a 9 ans peut faire du vélo toute seule, avec ses copines. Je ne suis pas tranquille mais elle connaît bien les routes. Et elle ne va pas loin. Moi je ne me promène pas le week-end. Le samedi je fais les courses. Tous les dimanches, mon mari va au café. C'est sa journée. Et moi je reste à la maison. Il n'y a rien à faire. Si je me promenais et qu'il arrivait quelque chose, je serais perdue. Si j'avais une voiture, j'irais faire des courses mais autrement, je ne me promène pas. »

► « L'année dernière il y avait des personnes qui s'occupaient des enfants dans des ateliers, de 17h à 19h à la Parenthèse. C'était l'aide aux devoirs. »

► « L'an dernier il y avait cette dame, Valentine, qui nous faisait faire des activités d'arts plastiques. Elle a plein d'idées. Elle fait plein de choses pour les enfants. C'est dommage que cette activité ait disparu. Je me souviens que lors d'une présentation de ce qu'on avait fait, j'ai dû prendre le micro et j'ai même été filmée ! C'est toujours moi qui me fais avoir ! (Rires). On a raconté la vie dans notre pays. C'est un très bon souvenir. »

► « On essaie de continuer à faire des choses. Malgré la fermeture du centre, on organise la fête des voisins. J'ai mis plus d'un an à monter le vestiaire de la CSF pour le quartier. On s'est battus. La CSF nous a aidées pour avoir le local. Quand je ne serai plus là, vous direz : " ci-gît la fée du Moura " ! »

► **Martine Ducasse, animatrice de l'ancien centre social et culturel**

« L'an dernier, dans le cadre de l'accompagnement à la scolarité, on a fabriqué un livre avec Valentine Adenis, une plasticienne qui habite la commune, et les enfants. La 1^{ère} année, avec les mamans, on a travaillé sur des immeubles. On a fabriqué deux maisons : une maison française et une maison marocaine. On avait percé des fenêtres et les parents s'interpelaient d'une fenêtre à l'autre. Au début, j'avais dit aux parents : " ne vous inquiétez pas, on ne vous verra pas, vous serez derrière la fenêtre". Puis Valentine a demandé à ce qu'elles sortent un peu la tête !... Ça s'est très bien passé. Puis on a fabriqué des arbres dans le cadre de l'atelier parents-enfants, tous les mercredis après-midi. On a fait un spectacle à la mairie. Qu'est-ce qu'on a ri ce jour-là ! Chacune y représentait son pays : le Maroc, la Turquie, la France et l'Afrique. On parlait de Bassens et chacune racontait des souvenirs ou des contes de son pays d'origine. On a fait venir des parents du haut de Bassens et on les a réunis à la salle Laffue avec les mamans du quartier du Moura. C'était un super échange ! »



Le square derrière La Parenthèse passerelle, un lieu où se retrouvent mamans et enfants (photo Françoise Duret)



Inauguration du square et des jeux d'enfants en juillet 2001 par le Maire Jean-Pierre Turon (archives association Histoire et patrimoine)

Le lien social

► « Les week-ends, tout de même, on s'ennuie. Avant les gens sortaient. Il y avait des mamans qui s'installaient sur l'espace vert, là où il y a les jeux pour les enfants.

Un des squares était appelé par les habitants " le square des papas ", parce que tous les papas, les plus âgés, se retrouvaient là-bas en réunion pour parler. Certains sont morts. D'autres sont malades ou partis d'ici. Il n'y a plus jamais personne qui s'y installe. »

► « Les gens qui sont entrés dans les appartements à la même époque que moi sont partis. Il n'y a presque plus d'anciens. Moi, je ne parle à personne, ou très peu. Je dis bonjour, c'est tout. Il faut garder ses distances sans être sauvage. Je n'ai pas d'amis proches dans le quartier, seulement des voisins. »

► « On est les anciens. Je dis bonjour-bonsoir à tout le monde. Je suis gentil avec tout le monde. Maintenant, on est moins bien parce que les gosses cassent et ont tout brûlé. Ils font des conneries, les gosses. C'est tout cassé. Ils cassent les vitres des entrées. Combien ça coûte, ça ? Qui paie ? Les locataires. Avant, c'était plus tranquille. »

► « La population du quartier a beaucoup changé ces dernières années. Il y a plein de gens nouveaux. Les gens ne sont pas toujours sympas. On m'a souvent dit méchamment que j'allais tricoter au centre social. Autrefois, il y a 20 ans, quand les jeunes squattaient l'entrée du centre social, on se faisait embêter mais il y avait toujours du respect pour les mamans. Ça a changé. Aujourd'hui, il arrive qu'elles se fassent insulter. »

► « Ce qui manque, c'est la proximité entre les gens. C'est pour ça qu'on voudrait un lieu qui fonctionnerait comme le centre social. Il y avait le lien entre les mamans, les parents. Il nous faut un local pour les familles. »

► « Ma belle-mère m'a raconté que c'était différent autrefois. Aujourd'hui, c'est chacun pour soi, chacun chez lui. Il n'y a pas d'organisation, pas de fête, rien. Pas le même lien.

Les gens ne parlent pas ici à Bassens. C'est dommage. Les mentalités ont changé. Les gens ont des soucis. La vie n'est pas simple. On aimerait bien, mais c'est difficile de faire le pas vers l'autre. Il faudrait se prendre en charge. J'ai proposé qu'on





Un travail réalisé par les enfants fréquentant l'atelier d'accompagnement scolaire, sous la conduite de la plasticienne Valentine Adenis, donne à voir la vision réelle et idéalisée du quartier par les enfants qui l'habitent.
(Extraits du recueil RÊVES DE QUARTIER)



Prévert - Le Moura demain

Comment verriez-vous le quartier si on le réhabilitait ?

► « Ce serait bien qu'il y ait des parterres de fleurs ! Et des places de parking en nombre suffisant. Même autrefois, ça n'était pas simple. J'ai connu "la guerre des voisins" ! Les gens bataillaient pour avoir leur place de parking ! »

► « Il faudrait moins d'arbres ! Il y a trop de feuilles ! Il y a plus d'arbres que d'habitants ! À l'automne, c'est terrible ! »

► « Que des appartements de plain-pied ! Il faut penser que la population vieillit. En tout cas, des immeubles bas. Et des parkings pour tout le monde. Autrefois il n'y avait qu'une seule voiture par famille. Mais aujourd'hui, dans un couple, chacun a sa voiture et quand les enfants sont grands, ils ont aussi leur propre voiture !

L'idéal ce serait des espaces verts avec des bancs. Ça manque. Ailleurs dans les cités, il y a des bancs partout.

Ce serait bien s'il y avait des commerces. Une petite supérette de dépannage, bien que maintenant il n'y ait plus vraiment de personnes âgées dans le quartier. À l'époque du centre social, on avait demandé à faire venir un ou deux petits producteurs qui auraient pu s'installer sous le préau du centre un jour par semaine. Mais la mairie a refusé car cela aurait fait concurrence au marché du dimanche. »

Et si vous deviez déménager ?

► « On s'est construits une vie ici, avec le centre, avec les voisins que j'ai connus. Quand on construit sa vie dans un lieu, on ne peut plus partir. Moi j'aime mon quartier. Tous les gens que je connais ici je les apprécie. »

► « Ici c'est aéré, verdoyant. On ne peut pas dire qu'on soit gagné par l'urbanisation ! On n'aime pas quitter un environnement agréable et ouvert pour aller vivre au milieu des tours... Ici, ça déménage beaucoup. »

► « On l'aime, ce quartier. On veut qu'il redevienne comme avant quand il y avait de l'animation. Moi je veux rester ici même s'il y a des problèmes. Parfois je dis : on va déménager. Ma fille qui a 10 ans me répond : " Non, non, maman, je veux rester ici ! " »

► « Il y a un an de ça, Logévie m'a proposé un appartement en rez-de-chaussée à Cenon, à la Marègue, ou bien un appartement ici au 2^{ème} étage. J'ai choisi de rester ici. Je n'avais rien là-bas. Ici, il y a mes amies, mes souvenirs. Je ne pense pas partir de Bassens maintenant, à part pour le grand voyage. Je ne redéménagerai pas pour partir ailleurs. Personne ne pourrait me faire quitter le quartier. Si demain ils démoulaient, si je devais être relogée, je ne voudrais pas aller ailleurs, je voudrais rester ici. J'aime mon quartier.

Le jour où on a fait le 'diagnostic en marchant' (NDLR : démarche participative de gestion urbaine de proximité) dans le quartier, quelqu'un de Logévie m'a annoncé que les maisons de Laffue, les anciennes maisons de la RPA, allaient être démolies. J'ai vécu des moments tristes et forts ici, au départ de ma fille. Même si le centre social n'existe plus je ne me voyais pas me déraciner à 70 ans. »

► « Du moment qu'on paie les loyers, ils s'en fichent. Mais vivre là ou de l'autre côté, c'est pareil. Sinon où est-ce que j'irais ? Je suis bien ici. »

► « J'ai souhaité rester ici. Je n'ai jamais cherché à déménager. Aujourd'hui, je ne partais pas. Le jour où je partirai, c'est que j'irai en maison de retraite parce que je ne pourrai plus me suffire à moi-même. Je suis très bien ici. Question appartements, on n'est pas mal. Je ne me plains pas. Les loyers sont corrects. J'espère qu'ils ne démoliront pas. »

► « On aime ce quartier parce que c'est familial. On se connaît tous. Quand je suis arrivée ici je ne connaissais personne. Maintenant que je connais du monde, je ne me vois pas partir d'ici. Si on me demandait de partir, je ne le quitterais pour rien au monde ! »

En guise de conclusion... A propos de racines et d'avenir...

► **Paulette Démarty, première secrétaire administrative de l'Habitation économique**

« On ne peut plus aujourd'hui aborder l'avenir comme on a vécu le passé. Dans la nostalgie il n'y a pas de perspectives. Il faut aller de l'avant et inventer. C'est la jeunesse qui a cela dans les mains. Faisons tout ce qui est possible pour aménager cette vie de collectivité, de voisinage. Il faut nous accepter dans nos différences. »

► **Gisèle Dérive, habitante du quartier et présidente de l'ancien centre social et culturel**

« Les jeunes pensent ne pas avoir de racines. Nous qui sommes plus âgés, nous avons l'impression d'avoir des racines plus profondes. »

Prévert - Le Moura
RECITS DE VIES

Ouvrage imprimés en 600 exemplaires

Editeur : Ville de Bassens

Auteur :

Françoise DURET - soizeduret@gmail.com

© Ville de Bassens

Tous droits réservés.

Toute reproduction, même partielle, du contenu, de la couverture ou des illustrations, par quelque procédé que ce soit (électronique, photocopie, bande magnétique ou autres) est interdite sans autorisation par écrit de l'auteur.

Maquettiste :

Mairie de Bassens (www.ville-bassens.fr)

Service Communication

Achévé d'imprimer en décembre 2014

Sur les presses de l'Imprimerie Korus
33326 Eysines

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2015

N° ISBN : 978-2-9551542-0-5



Ateliers réalisés dans le cadre du projet de participation et de concertation des habitants du quartier Prévert

